

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE POLE NORD

LES DERNIERS VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES

L'Alert et la Discovery

I

Tandis que bien douillettement enveloppés, les pieds sur les chenets, nous nous plaignons, parfois, des rigueurs de l'hiver, n'avez-vous jamais songé, chères lectrices, à ces hardis vaisseaux qui s'aventurent dans les mers Arctiques, au milieu de montagnes de glace ; à ces audacieux voyageurs qui affrontent des froids de plus de quarante degrés, pour découvrir quelques points du globe encore mystérieux, afin d'arriver à la conquête du pôle Nord ?

Conquête inutile, entendez-vous dire par bien des gens. Il est certain que l'on ne rencontrera pas dans ces régions des territoires riches, verdoyants. La neige, la glace y étendent, au moins une grande partie de l'année, leur blanc linceul. Toute végétation cesse. Ça et là quelques ours blancs et des phoques ; des milliers d'oiseaux palmipèdes, bravant de leur chaud plumage les froids les plus intenses, et pouvant, au reste, d'un coup d'aile, gagner des contrées moins désertées.

Enfin, qu'obtiendra-t-on de tous ces voyages au pôle Nord ? Rien, très-probablement, si ce n'est la prise de possession de territoires qui ont porté depuis des siècles une sorte de défi aux navigateurs ; il n'y aura pas beaucoup plus d'avantages à les connaître qu'à escalader les plus hautes

montagnes, et à planter son drapeau sur le sommet de pics en apparence inaccessibles ; mais une puissance, une force instinctive nous répète sans cesse que le monde entier est notre domaine, et qu'il est non-seulement de notre honneur, mais de notre devoir de l'étudier, de le parcourir en tous sens.

Cette pensée préoccupe tellement les marins que toute la région glacée qui s'étend au delà du 83° degré est à la veille de subir un véritable investissement. On veut absolument que le pôle Nord se rende comme une place forte. Attaqué par toutes les issues, il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'il permette à quelques audacieux de s'en déclarer vainqueurs. Américains, Anglais, Suédois, Autrichiens, se coalisent plus particulièrement pour remporter cette victoire scientifique.

Six routes semblent pouvoir conduire au but : le détroit de Behring, que voulait prendre Gustave Lambert ; — le détroit de Smith, suivi par Kane, Hayes, Hall et dernièrement par l'expédition de Nares ; — le Groenland oriental, le Spitzberg, la côte occidentale de la terre de François-Joseph, la côte orientale de la même terre.

Le détroit de Smith, c'est-à-dire le passage à l'ouest du Groenland, paraît être la voie de prédilection des Américains et des Anglais ; c'est en suivant cette ligne que Kane, en 1854, Hayes, en 1861, saluèrent les premiers la fameuse mer libre au delà du 82° degré. C'est par là que le docteur Hall, de tragique mémoire, eut la gloire de s'avancer

car à bord de son navire ; il dépassa sous voiles 82° degrés 15'.

Il semble que les grands obstacles commencent à partir des 82° et 83° degrés ; — pourtant, malgré les défaites successives subies dans ces parages par les plus intrépides marins, les 180 lieues qui restent à parcourir seront inévitablement franchies : l'audace, la ténacité des navigateurs nous répondent du succès. — Aux Américains, appartiendra probablement l'honneur du triomphe. — Mais, avant de vous parler de l'expédition en cours d'exécution de Howgate et de ses compagnons, je désire vous entretenir de l'intéressant voyage de l'*Alert* et de la *Discovery*, ces deux vaisseaux anglais, qui n'ont battu en retraite qu'en face de l'impossibilité la plus absolue de poursuivre plus loin.

II.

L'*Alert* et la *Discovery* quittent Uppernavick le 22 juillet 1875 ; ils entrent dans la baie de Baffin, et marchent vers l'ouest à toute vapeur. Les deux navires ne tardent pas à être enveloppés d'un épais brouillard ; ils avancent avec difficulté, pressés de toutes parts d'énormes banquises : il leur fallait, pour s'ouvrir un passage, couper la glace comme on coupe sous le soc de la charrue le sol d'une plaine. Le 25 juillet, à la surprise des marins, la mer devient libre ; on relâche au port Foulke, le 28. Tandis que le capitaine Stephenson explore l'entrée du fiord, le commandant Nares, chef de l'expédition, et son second, le lieutenant Markham, reconnaissent l'île Littleton, où s'était perdu le navire américain le *Polaris*. On trouve sur le sable de nombreux témoignages du séjour de l'équipage dans l'île, entre autres objets, trois embarcations en peau très-bien conservées ; on emporte la plus petite qui fut déposée au cap Sabine, où elle est encore. En outre, on est assez heureux pour mettre la main sur une espèce de copie du journal de bord du *Polaris*, et l'on recueille quelques graines ayant appartenu au navire ; ces graines germaient, commençaient même à pousser sous cette latitude extrême. Le commandant Nares quitte le port Foulke, le 29 juillet : il espérait rencontrer dans ces parages un campement d'Esquimaux ; mais on était alors en pleine saison de chasse, et le campement avait été momentanément abandonné.

Le 29 juillet, on franchit le détroit pour gagner la côte occidentale ; les deux navires marchent d'abord de concert ; puis, assaillis par une tempête de neige, ils sont séparés à 15 milles au nord du cap Isabelle ; les glaces reparaissent ; ce qui n'empêche pas l'*Alert* de rejoindre la *Discovery*, qui avait pris les devants ; l'un et l'autre viennent mouiller à 2 milles du cap Sabine dans un bon port, qui fut appelé Payer, du nom de

l'habile explorateur autrichien de la Terre de François-Joseph.

L'expédition reste trois jours prisonnière dans le port Payer ; les glaces qui s'étaient accumulées devant la passe se jouaient d'eux ; elles semblaient sur le point de s'éloigner ; et, au moment où les marins appareillaient pour sortir, elles se refermaient brusquement ; enfin, le 4 août un coup de vent du sud-est écarte définitivement la barrière de glace, et l'on peut doubler le cap Sabine ; on longe quelque temps la côte méridionale du Hayes-Sound, et les navires trouvent un abri dans un petit port.

En face d'eux s'étendait une belle vallée, couverte d'une abondante végétation, où l'on reconnut les traces de bœufs musqués et d'autres animaux.

On continue de remonter vers le nord, mais les difficultés croissent, ainsi que les périls. Au milieu d'une nuit obscure, les matelots placés en vigie signalent, à quelques centaines de mètres au large, une énorme banquise qui venait lentement mais droit sur l'*Alert*, et menaçait de l'écraser. Au plus vite, on chauffe la machine, on se gare de la montagne, qui passe dans sa majesté effroyable, à moins de cent brasses de l'équipage accouru sur le pont pour jouir de ce beau et terrible spectacle.

Après avoir ainsi échappé à leur destruction, les deux navires entrent, le 8 août, dans une eau libre à la hauteur du cap Victoria. Les embarcations purent avec une certaine sécurité s'abriter dans les parages de la terre de Grinnell. Nares et ses lieutenants parcouraient alors des points déjà relevés par les Américains : ils traitent assez sévèrement les travaux de Kane et de Hayes, qu'ils déclarent *fourmiller d'erreurs* ; habitude assez familière aux explorateurs : voulant glorifier leurs propres observations, ils sont très-peu indulgents pour celles de leurs devanciers. Il est toutefois avéré maintenant que la terre du *Président*, signalée par Hall, n'existe pas.

III

Laissant nos hardis navigateurs suivre une route sinueuse et pénible à travers le chaos mouvant des glaces, et se frayer un passage tantôt à l'aide de la scie, tantôt à l'aide de la mine, nous les retrouvons à l'extrémité du canal de Kennedy, près du cap Morton. Ayant gravi ce cap à la hauteur de 600 mètres, le commandant Nares, par un temps admirablement clair, observe les endroits où le canal peut être navigable. Pour profiter aussitôt de la connaissance qu'il vient d'acquérir, il met à la voile, et, traversant le canal, pénètre dans le détroit de Franklin, à l'extrémité septentrionale duquel on découvre un vaste port bien défendu contre l'invasion des glaces, et qui est nommé *Discovery Harbour*. Le 25 août

les navires y mouillèrent à peu de distance de la terre. Cette terre offrait une végétation plus riche encore que celle qu'on avait rencontrée près du port Foulke. On y tua neuf bœufs musqués, ressource précieuse pour l'équipage, qui avait grand besoin de viande fraîche. Ce lieu fut jugé convenable sous tous les rapports, pour l'hivernage de la *Discovery*. Quant à l'*Alert*, plus capable que l'autre navire de résister aux rudes épreuves d'une navigation polaire, elle repartait vers le nord le 25 août.

Le vaillant petit navire s'engage dans le canal Robeson, bordé des deux côtés d'un mur de glace, haut de cinq à dix mètres, interrompu seulement par quelques falaises qui ne permettent point à la glace de prendre pied. On parvient, après d'incroyables efforts, à doubler le cap Sheridan; mais il fallut s'arrêter, la glace se soudait au rivage. On était alors à 82° — 24' de latitude nord, point extrême qu'aucun vaisseau n'avait encore atteint. Le drapeau national fut hissé: les matelots saluèrent de joyeux hurrahs cette nouvelle victoire de la vieille Angleterre. On dut songer à l'hivernage; on choisit une sorte de plage basse et ouverte, dont les *floe-bergs* dressés les uns sur les autres ménageaient au navire un abri suffisamment protecteur, et qui prit le nom de *Floe-berg Beach*. Le premier soin du commandant Nares fut d'établir à terre un important dépôt de provisions, autant pour alléger l'*Alert* que pour être prêt à toute fâcheuse éventualité.

Le commandant Nares met à profit les derniers beaux jours de l'automne pour organiser des reconnaissances préliminaires qui lui semblent indispensables au succès de l'entreprise.

Le lieutenant Aldrich atteignit au nord, avec une équipe de traîneaux, le cap Henri-Joseph. Pendant ce temps, le lieutenant Rawson essaya, mais en vain, de rejoindre la *Discovery*; les falaises s'opposaient à la marche de son traîneau, et le mouvement des glaces lui interdisait le chemin de la mer.

Quant au lieutenant Markham, accompagné des lieutenants May et Parr, il s'avança dans la direction du nord-ouest pour établir aussi loin que possible un dépôt de vivres. Une tempête de neige surprit les explorateurs, et l'abaissement subit de la température les fit souffrir cruellement. Sur vingt-quatre hommes qui composaient l'expédition, douze furent gelés; May et deux autres durent même subir l'amputation des pieds; ils regagnèrent péniblement le navire, et se trouvaient réunis à leurs compagnons, le 14 octobre, au moment même où le soleil disparaissait de l'horizon.

La nuit arctique, froide et silencieuse, allait commencer pour se prolonger pendant près de cinq mois.

Au surplus, on ne pourrait trop louer la prudence du commandant Nares; il ne négligea en cette occasion aucun des moyens propres à

entretenir la santé et le moral de son équipage.

On obligeait, chaque jour, les hommes à deux heures d'exercice; un sentier ayant près d'un mille de longueur fut tracé sur la glace; et comme l'obscurité était profonde et rendait les collisions et les culbutes inévitables sur ce *Skating-Rink* d'un nouveau genre, on imagina d'élever un rempart de vieilles boîtes de conserves qui forçait les allants et les venants à se diviser en deux courants opposés; jamais *policemen*, à Londres, ne maintinrent mieux l'ordre et la régularité dans la circulation. Il fallait constamment réparer la digue de glace et de neige qui défendait le navire: car, à chaque marée, elle était renversée, et il était nécessaire de la rétablir à l'instant même. On était donc toujours en haleine, et le travail éloignait l'ennui.

L'étude n'était pas négligée: elle offrait aussi une précieuse ressource. Chaque soir, le lieutenant Markham, avec le concours de plusieurs officiers, tenait école pour les hommes de l'équipage; il y eut des cours de lecture, d'écriture et d'orthographe, des conférences scientifiques et littéraires.

Le commandant Nares était ingénieux à distraire les braves matelots qui avaient consenti à partager sa fortune, il se montrait toujours confiant et de bonne humeur: il savait que leur énergie dépendait de la sienne.

Le jeudi était consacré à des chants et même à des représentations théâtrales, dont le piano, tenu par le lieutenant Aldrich, formait seul l'orchestre. On eut l'idée de construire une salle de spectacle qui fut baptisée, du nom de la princesse de Galles, *Alexandra-Théâtre*. Acteurs et spectateurs, durant la représentation, s'enjoyaient de joyeux refrains.

Voici la traduction d'un des chants arctiques.

Que devient l'équipage?

Malgré tout son courage,

A ce froid peut-il résister?

Pour lui, soyez sans crainte;

Au lieu de pleurs, de plainte,

Écoutez bien: il va chanter!

Vidons les hanaps à la ronde!

Qu'à notre toast chacun réponde:

Vive le *Challenger*! vive *Marco Polo*!

Que les premiers sur cette terre

Ils plantent de notre Angleterre

Les fières couleurs, le drapeau!

Buvons, en attendant, à l'*Hercule*, au *Briant*,
Célébrons leur effort dans un punch flamboyant:

Emplissez les hanaps! que notre main ouverte

Applaudisse cent fois à notre *Découverte*.

Hourrah pour l'équipage et Markham le chéri!

Pour tous les officiers! le *Bull-dog* favori!

Pour la *Victoria*! pour vous tous, ô mes frères!

Atelés aux traîneaux sur ces mers étrangères,

Où réunis là-bas autour de vos foyers,

Montrez-vous les soutiens, les orgueilleux piliers,

L'honneur de la vieille Angleterre!

Le *Challenger*, le *Marco-Polo*, le *Briant*, la *Victoria* et l'*Hercule* désignent les traîneaux destinés aux prochaines explorations.

Le 5 novembre, Guy-Fawkes, le polichinelle de Londres, le mannequin populaire, qui rappelle la conspiration des Poudres, fut livré aux flammes avec accompagnement de feu d'artifice.

La *Christmas*, la fête du foyer domestique par excellence, fut célébrée avec autant d'entrain qu'elle l'est, chaque année, dans la plus petite chaumière du moindre village de l'Angleterre. C'est ainsi que l'image lointaine de la patrie apparaissait, souriante, à ces hommes perdus au sein d'une ténébreuse solitude, et les consolait de leur misère présente.

Grâce à cette succession variée de travaux et d'études, la nuit polaire, qu'on avait cru devoir être si affreuse, ne parut ni trop triste, ni trop longue. Le froid, non plus, ne fut pas aussi terrible qu'on l'a dit. Le thermomètre ne descendit que pendant quelques heures à 55 degrés. Au reste, un froid même de 40 degrés, froid que nos voyageurs endurèrent pendant plusieurs semaines, est déjà bien rigoureux pour des Européens. A cette température, le contact du fer enlève l'épiderme, occasionne une sensation semblable à quelque effroyable brûlure; on fait des balles avec du mercure, le rhum prend la consistance du miel, et la vapeur de l'eau chaude se transforme subitement en buisson de glace.

Cependant le soleil reparut le 29 février; il était temps de songer à la conquête; on prépara les traîneaux.

Après une première tentative pour communiquer par terre avec la *Discovery*, tentative qui échoua déplorablement, et une seconde qui réussit, non sans de grandes fatigues, les traîneaux quittèrent l'*Alert* et se réunirent au cap Joseph-Henri. De ce point, le capitaine Markham, ayant pour second le lieutenant Parr, reçut l'ordre de pousser droit au nord, en s'engageant sur les glaces, tandis que le lieutenant Aldrich avait mission d'explorer vers l'ouest la terre de Grant, déjà visitée l'automne précédent.

Le 21 avril, le capitaine Markham et le lieutenant Parr s'avancèrent résolument sur un amas de glaces, brisées, superposées les unes aux autres. A chaque pas, on déblayait la route; on déplaçait ou l'on faisait sauter les énormes blocs qui l'obstruaient. Souvent on était obligé de faire franchir aux traîneaux ces obstacles et de les retenir à la descente; les hommes qui avaient le mieux résisté à cette lutte terrible devaient s'atteler aux traîneaux, et cela par un froid de 43 degrés centigrades au-dessous de zéro.

Il était impossible de faire plus d'un mille, un mille et demi par jour; pourtant la marche était de dix ou douze heures. Nul vestige d'être vivant; on ne rencontra qu'un ours, égaré dans ces solitudes désolées. Le 12 mai, l'expédition avait at-

teint 83 degrés 20' 26" de latitude septentrionale: c'est le point le plus élevé où l'homme soit parvenu; il ne fallait pas espérer aller plus loin. Quatre cents milles restaient à parcourir pour toucher le pôle, la moitié des hommes étaient invalides; ils eussent tous péri avant d'avoir fait le quart du chemin.

Le retour fut marqué par des souffrances et des privations inouïes; l'équipe épuisée revint au cap Joseph-Henri, après une absence de 66 jours.

Pendant ce temps, le lieutenant Aldrich poursuivait l'exploration de la côte de la terre de Grant; la pointe la plus septentrionale qu'il atteignit est située à 83 degrés de latitude; cette route hyperboréenne reçut le nom de *Cap Columbia*. Les hommes de cette équipe avaient un peu moins souffert que ceux de l'autre; ils avaient été toutefois atteints du scorbut; ils rejoignirent l'*Alert*, après une absence de quatre-vingt-quatre jours.

L'*Alert*, dans l'intervalle, s'était mise en communication avec la *Discovery*, où tout s'était bien passé. Les gens de l'équipage avaient entrepris diverses occupations, dont la plus intéressante fut celle du capitaine Stephenson et du lieutenant Fulford, qui, après avoir traversé le bassin de Hall, se rendirent dans la baie où s'était perdu le *Polaris*. Ayant reconnu le lieu d'hivernage du navire américain, les marins, sur l'ordre du capitaine Stephenson, réparèrent la tombe de Hall et scellèrent une plaque portant l'inscription suivante: *A la mémoire du capitaine Hall du navire U. S. Polaris, qui a sacrifié sa vie pour les progrès de la science, le 8 novembre 1871. Cette plaque a été mise en place par l'expédition anglaise de 1875, qui, suivant ses traces, a profité de son expérience.*

Ce fut le 11 août que l'*Alert* retrouva la *Discovery* dans la baie de Franklin après onze mois de séparation. Le 20 août, on disait adieu à la terre de Grant, le 25 on était à Disco. Enfin, le 29 octobre, les deux navires jetaient l'ancre devant Queenstown, où ils recevaient un accueil enthousiaste; quelques semaines plus tard, l'*Alert*, après avoir touché Valentia, entra à Portsmouth, son port d'armement.

Ce retour prématuré excita quelque surprise en Angleterre; on crut d'abord à un complet insuccès; mais l'opinion publique ne tarda pas à être ramenée à une plus exacte appréciation des choses. On comprit que, si le pôle Nord échappait une fois encore à la curiosité européenne, la question du moins avait fait un grand pas. Il est, en effet, acquis à présent que l'on peut conduire un vaisseau à moins de quatre cents milles du pôle, distance moindre que celle qui sépare Paris de Marseille. Cette distance est-elle infranchissable avec la dynamite, la lumière électrique, des moyens de traction plus puissants que les

chiens des terres polaires, et avec les autres engins de l'industrie moderne?

D'ailleurs, presque toutes les branches de la science ont largement profité de l'intrépide dévouement des explorateurs.

D'abord l'hydrographie s'est enrichie d'une précieuse découverte : celle d'une mer éternellement immobile qui commence à la sortie du canal de Robeson et se prolonge, suivant toute probabilité, jusqu'au pôle lui-même. Cette mer, composée de glaces séculaires s'entassant les unes sur les autres et s'accumulant sans cesse, a été nommée Océan *Paléocrystique*, ce qui veut dire océan de vieux cristal, de vieille glace.

On a étudié avec beaucoup de soin tous les phénomènes météorologiques ou magnétiques. On pouvait observer ces derniers dans les conditions les plus favorables, puisque l'action du magnétisme est d'autant plus sensible qu'on est moins éloigné du pôle; on a rapporté des spécimens de toutes sortes sur la géologie de cette partie du globe. La botanique a recueilli près de 450 espèces de plantes fleurissant sous ces froides latitudes. La zoologie n'a pas été oubliée; la drague et le filet ont procuré une nombreuse collection d'êtres marins vertébrés. On a trouvé beaucoup d'insectes, peu d'oiseaux et de poissons. Néanmoins on a pêché un petit saumon, vivant dans les lacs d'eau douce, à 82° 40' de latitude. Quant aux mammifères, on a pris des renards et des lièvres polaires, des loups, des hermines et des bœufs musqués. En somme, aucune des expéditions ayant dépassé le cercle polaire arctique n'avait donné jusqu'ici un pareil ensemble de résultats scientifiques.

Si le but suprême n'a pas été réalisé par les marins de l'*Alert* et de la *Discovery*, leur entreprise n'en demeure pas moins une des plus remarquables de ces derniers temps.

Au reste, l'Angleterre songe déjà à reprendre la suite de ce grand projet. En attendant, les Américains ont organisé une nouvelle expédition qui n'a pas tardé à devenir une œuvre nationale. À la tête des voyageurs, est placé le capitaine Howgate, homme énergique et patient, qui a

résolu de faire, pour ainsi dire, le siège du pôle Nord. Installé avec ses compagnons dans quelque abri, sous une latitude élevée, il attendra, s'il le faut, deux, trois, quatre années, l'instant opportun où la mer, débarrassée de ses glaces, s'ouvrira et permettra de pousser jusqu'au pôle. Nul doute qu'il n'arrive ainsi à la victoire. En effet, la température des régions arctiques est loin d'être d'une rigueur toujours égale. Des années relativement douces succèdent à des années excessivement froides.

Le principal dépôt de cette curieuse colonie polaire doit être placé près de la baie de Lady Franklin, entre le 81° et le 82° degré de latitude. Toutes les mesures sont prises; en cas de retraite forcée, les Américains se ravitailleront comme une armée en campagne. Des Esquimaux leur serviront d'escorte; un télégraphe reliera le dépôt général de Lady Franklin à celui du Cap Union, et, fait plus étonnant, accompagnera les expéditions dans leurs poursuites hardies, jusqu'au pôle même. Ne sera-ce pas là un des triomphes les plus remarquables de nos récentes découvertes, que cette pose d'une ligne télégraphique, dernier mot de notre civilisation, au milieu de parages inconnus et à jamais ensevelis dans les glaces?

Le capitaine Tyson, vieux routier des mers arctiques, est parti à bord de la *Florence*, bâtiment éclairé d'un assez faible tonnage, mais bon marcheur, monté par des hommes sûrs, froidement courageux.

Il doit être en ce moment dans les parages de 81°, guettant, pour ainsi dire, l'instant favorable de se porter plus au Nord.

Ainsi, tandis que le centre brûlant de l'Afrique est jalonné par d'intrépides explorateurs, les régions les plus opposées par leur température, par leur faune, par leur flore, attirent de petits bataillons de braves qui parviendront sans nul doute à la solution du grand problème du pôle Nord.

L'homme du XIX^e siècle veut à tout prix connaître les moindres coins de son domaine; il le veut, et nous pouvons espérer qu'avant la fin du siècle il y sera parvenu.

RICHARD CORTAMBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE LA MÈRE ELISABETH ROLLAT

La vie de madame Rollat est liée à celle de la duchesse de Doudeauville, dont nous avons en-

tre tenu nos lectrices, il y a quelques mois. Ainsi que toutes les personnes pieuses qui avaient vu et compris les profonds ravages que l'impiété révolutionnaire avait opérés en France, qui avaient

distingué sous la prospérité matérielle renaissante, sous les lauriers et le brillant appareil des victoires, le mal profond qui consumait la société, la duchesse de Doudeauville avait conçu un ardent désir de réparer les outrages commis envers Dieu et d'apporter aux âmes les secours religieux dont elles étaient sevrées. Ce désir fut celui qui anima, au début de ce siècle, toutes les âmes vraiment dévouées au bien : nous voyons madame Barat fonder le Sacré-Cœur ; la Mère Emilie ouvrir à toutes les misères et surtout à l'enfance son Institut de la Sainte-Famille ; madame Molé de Champlâtreux reconstituer pour les pauvres et les enfants la Congrégation de Saint-Louis ; de toutes parts, le zèle recherchait la jeunesse afin de l'éclairer, de la guider et de bâtir sur elle, s'il était possible, une France nouvelle, ou, pour mieux dire, une France revenue à ses antiques croyances et à ses anciennes mœurs. Madame de Doudeauville eut la même pensée ; elle voulut ériger un institut simple, modeste, où les jeunes filles pourraient recevoir, avec l'instruction, cette éducation morale qui n'était plus connue, même dans les familles les plus sages ; elle trouva auprès d'elle, dans ses relations intimes, la personne suscitée par Dieu pour cette œuvre excellente.

Mademoiselle Rollat, élevée dans la société la plus brillante de Paris, auprès de l'élégante et spirituelle comtesse d'Adhémar, ne semblait pas, d'après le jugement humain, destinée au cloître, car tous les talents, tous les charmes qui plaisent au monde, elle les possédait. Pourtant, depuis son enfance, elle n'avait eu qu'un désir, celui de servir Dieu d'une manière parfaite, et au milieu de la société dont elle était l'âme, qu'elle aimait par son esprit et sa gaieté, mademoiselle Rollat se tenait souple sous la main de Dieu et disposée à tout quitter, lorsque la voix céleste se ferait entendre.

Avant que de l'appeler, Dieu lui envoya un guide : le P. Roger, religieux austère, dirigea dans la voie de la plus complète abnégation cette âme dévouée, mais pleine encore de vivacité et d'ardeur ; il réussit à la rendre maîtresse d'elle-même, calme, humble, mortifiée, mais au prix de quels efforts ! *Le royaume du Ciel souffre violence* ; l'histoire de madame Rollat nous le démontre ; elle n'eut pas à lutter contre les événements extérieurs, sa première jeunesse s'écoula dans la douceur des liens de famille et d'amitié : elle trouva dans la duchesse de Doudeauville une amie fidèle et une protectrice zélée ; elle ne subit pas de grandes traverses dans la fondation de l'œuvre de Nazareth, qu'elle entreprit de concert avec la duchesse, mais la croix se trouva toujours érigée au fond de son cœur : la rigueur de la direction du P. Roger, les efforts qu'elle dut faire pour étouffer sa nature vive, expansive, aimante, pour arrêter les saillies d'un esprit enjoué et fin, pour devenir enfin une pau-

vre petite religieuse, bien cachée, bien obscure, ce fut là le combat de toute sa vie, et ce combat, Dieu le couronna par ses dons et son amour.

L'œuvre de Nazareth naquit modestement en 1822 avec l'appui de madame de Doudeauville ; trois religieuses, une petite sœur converse et quelques pensionnaires en formèrent les humbles commencements. Dans la pensée des fondateurs, tout devait être modeste dans cet institut naissant qui prenait pour modèle la Sainte Famille de Nazareth ; on n'y devait voir de grandeur que celle des vertus religieuses, de l'obéissance qui remporte des victoires, de l'humilité qui fut la compagne de tant d'actes héroïques, de l'abnégation de soi-même qui produisit tant de traits sublimes du plus entier dévouement. La grandeur de notre sainte Religion ne s'est-elle pas, depuis Bethléem et Nazareth, toujours voilée sous les plus humbles dehors, et les Saints qui ont changé la face du monde, qui l'ont évangélisé, instruit, guéri, consolé, n'étaient-ils pas les plus humbles des hommes ! Cette grandeur cachée, on la trouve dans la vie de madame Rollat : rien ne fut éclatant, tout fut excellent et durable.

Nous recommandons ce bon livre aux personnes pieuses, il en est beaucoup parmi nos lectrices, et souvent elles nous prient de leur faire connaître les ouvrages nouveaux où leur ferveur peut s'alimenter. Elles verront dans la *Vie de la Mère Rollat* (1), les plus touchants exemples de la vertu et du sacrifice de soi-même ; d'excellents conseils sur l'éducation trouvent naturellement leur place dans l'histoire de celle qui fut si utile, à la jeunesse et qui en fut si aimée, et ce récit, presque sans événements, analyse continuelle et parfaite d'un cœur religieux, laisse après lui l'impression la plus douce et la plus salutaire.

M. B.

L'ART DE BIEN TENIR UNE MAISON

PAR MADAME DE BASSANVILLE

Les livres concernant le ménage sont fort à la mode, ce qui prouve, il me semble, combien les intérêts matériels ont pris de place dans la vie, et combien le besoin du bien-être et du confort s'est répandu dans cette société française, si spirituelle et si spiritualiste jadis ; nous ne blâmons pas ces tendances, nous les constatons. Voici, après le livre très-pratique de madame E. Raymond, un ouvrage plus théorique, mais qui renferme d'excellents conseils et des indications qu'on chercherait vainement ailleurs ; je citerai celles qui regardent les diners de cérémonie, les *lunchs*, mode nouvelle qui a passé le détroit pour

(1) Un beau volume avec portrait, chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris. — Prix : 3 fr. 50 c.

s'introniser à Paris; je citerai aussi les avis qui regardent les domestiques et qui sont remplis de sagesse et d'humanité.

Les conseils, très-bons, d'ailleurs, pour l'organisation d'une maison, s'appliquent surtout à Paris et à ces boîtes qu'on y décore du nom d'appartements; mais toutes les femmes, qu'elles habitent Landerneau ou Lutèce, auront à apprendre

dans ce livre, et y trouveront sur la conduite de la vie et la direction du ménage, des avis intelligents, sûrs et fins, qui attestent une âme bonne et un esprit expérimenté (1).

M. B.

(1) Chez Broussois, 4, rue Dupuytren. — Prix: 5 fr

SEULE DANS PARIS

(SUITE)

VIII

MADAME PLOUY.

Pendant que Julia et sa mère faisaient avec conscience et le guide Conty à la main, leur voyage en Suisse, et qu'elles admiraient les lacs, les rochers, les campagnes pastorales, les levers et les couchers du soleil colorant de rose et d'or les neiges immaculées, pendant que madame Germain tâchait d'avoir assez de distractions pour ne pas regretter l'argent semé sur les grandes routes, et que Julia s'efforçait de paraître satisfaite, tout en gardant dans l'intime fond de sa pensée l'image de ses amis absents, Hélène végétait à la même place et voyait couler les jours dans le même intérieur sombre, dans les mêmes occupations monotones. Les infirmités de madame Plouy s'aggravaient, son humeur difficile devenait hargneuse, il y avait au fond de son âme un point noir qui obscurcissait tous ses sentiments. Hélène l'avait prise en grande pitié: elle supportait patiemment ses exigences et ses duretés, elle la soignait avec une douceur fidèle, qui ne se rebutait pas, quelles que fussent les fatigues et les veilles, et dans le fond de sa conscience, elle goûtait un calme qui ne lui laissait rien regretter. Madame Plouy s'en apercevait, et, chose bizarre, cette paix dans une âme qu'elle sentait supérieure à la sienne, l'irritait, et elle le laissait voir.

« Vous ne désirez donc rien! Vous ne regrettez rien! Vous êtes là comme une momie! et pourtant, il faut le dire, vous n'avez pas l'air d'être née pour poser des cataplasmes et donner de la tisane à une vieille comme moi.

— Je ne me plains pas, j'ai le sort que le bon Dieu m'a destiné.

— Et moi aussi, et je trouve votre bon Dieu bien injuste.

— Ah! madame, Dieu qui est si bon!

— S'il est si bon, pourquoi suis-je criblée d'infirmités? Pourquoi suis-je tout à fait seule et soignée pour de l'argent? Que de femmes de mon âge sont alertes encore, et ont autour d'elles des enfants qui les dorlotent, tandis que moi...

Hélène se taisait: les plus belles, les plus nobles théories sur la vertu de la Croix, sur les mystères de la Providence, dont les voies ne sont pas nos voies, ni les pensées nos pensées, ne seraient pas arrivées à ce cœur aussi sourd que l'était l'organe physique où sa voix parvenait à peine. Elle se taisait donc, madame Plouy poursuivait:

« Et vous pouvez dire que vous êtes contente?

— Oui, je suis très-contente de Dieu.

— Cela ne veut rien dire. C'est de votre situation que je veux parler.

— Je regrette mes parents.

— Ah! vous aimiez vos parents, vous! Vous le dites du moins! vous ne les auriez pas plantés là dans leurs vieux jours!

— Non, certes!

— Vous n'auriez pas abandonné votre vieille mère, usée à force de travailler pour vous! vous ne vous seriez pas retirée en province, sous prétexte qu'on ne pouvait pas vivre ensemble, et que la vieille mère ne mijotait pas assez sa belle-fille: car c'est là ce qui m'est arrivé... oui, à moi-même...

Elle s'arrêta, et reprit avec une expression de colère:

« Nous n'avions qu'un fils; mon mari, qui aimait son état dans l'âme, voulait en faire un tapissier comme lui, mais Alfred avait de l'ambition, et je le soutins contre son père; il poursuivit ses études, et fit même son droit; mon mari en était devenu tout fier, et il parlait d'en faire un notaire. Mais le digne homme mourut tout à coup. Alfred

fut très-gentil pour moi, il ne me quittait pas, et quand le deuil fut fini, il me demanda la permission d'épouser une jeune fille qu'il connaissait depuis qu'il était petit garçon; ses parents étaient nos voisins. Cela se fit, et je vécus avec le jeune ménage, et je vis alors combien les brus sont des créatures abominables. Elle avait l'air d'un petit ange, elle était câline avec son mari; avec moi, elle faisait la chatte... tout le monde me rassurait que j'étais trop heureuse d'avoir une si aimable belle-fille.... je n'en disais pas autant.... elle m'avait ôté la confiance et l'amitié de mon garçon... il ne voyait que par ses yeux, et comme je voulais reprendre mes droits, il me dit un jour:

« Maman, la vie n'est pas possible à trois, je m'en vais avec Gabrielle et mon petit garçon.

— Et ils sont partis? demanda Hélène.

— Comme il l'a dit: il a acheté une charge d'avoué à Gien, et ils vivent assez petitement, car vous pensez bien que je ne leur ai pas donné un sou... ils m'écrivent à ma fête et le jour de l'an, mais je ne réponds pas; ils se passent de moi, je me passe d'eux... et voilà! »

Elle essaya de rire, mais son rire était plus triste encore que la parole saccadée qui passait entre ses lèvres à demi paralysées. Hélène se souvint de ces lettres qui venaient deux ou trois fois l'année, qui étaient lues par madame Plouy elle-même, quoique, d'ordinaire, sa correspondance passât par les yeux et les mains de sa jeune compagne; elle se souvint que les lettres, lues d'un air méprisant, étaient régulièrement jetées au feu, et elle conclut que le point noir, qui, plus que la vieillesse et la maladie, obscurcissait l'existence de l'ex-tapissière, n'était autre que son inimitié contre les siens, et cette jalousie maternelle qui revêtait la teinte vulgaire et dure de son humeur. Et ce fils et sa femme, si coupables, au dire de leur mère, Hélène les absolvait sans les avoir entendus, car elle connaissait le caractère absolu et rude, l'humeur fantasque de cette vieille que les années avaient abattue sans la dompter. Elle la sentait si misérable qu'elle en avait pitié de plus en plus; elle s'efforçait, durant ces interminables journées de tête-à-tête avec la malade, de verser un peu de baume, de consolation dans cette âme ulcérée, de lui chercher des remèdes et des attitudes reposantes ainsi qu'elle en cherchait pour son corps fatigué, et quoiqu'elle ne réussît guère, elle ne se décourageait pas. Comme les missionnaires aiment les âmes des sauvages, ces âmes brutales et cruelles, ainsi Hélène chérissait d'un amour de zèle cette âme opiniâtre et vindicative. Elle essayait de ramener, en l'adoucissant, son souvenir sur sa famille; elle lui parlait de son fils et de ses succès de collège; madame Plouy se déridait, mais, à la moindre allusion au mariage de ce fils, elle reprenait son aigreur et dévoilait le fond de sa pensée.

« Quand on pense que cette Gabrielle n'a pas

eu vingt mille francs en mariage, et qu'elle faisait la fière et la renchérie, cela fait lever les épaules! Elle voulait élever elle-même son marmot, elle prétendait que je le gâtai, elle en appelait à son mari, et, avec toute sorte de respects et de belles démonstrations, elle m'empêchait de mettre le nez dans leurs affaires. C'était bien mon droit cependant! Est-ce que je ne fournissais pas à leur existence? est-ce que je ne les défrayais pas de tout? Sans moi, aurait-elle eu une robe de soie sur le dos? Il était joli son trousseau, dans le genre du vôtre, sans reproche.

— Il me suffit, je ne m'en plains pas, dit Hélène avec un sourire répondant à cette impertinence.

— Oui, on connaît votre fierté, mais vous êtes une grande demoiselle, au moins, vous! et Gabrielle était la fille d'un marchand de meubles. Ne parlons plus de ça; lisez-moi le *Petit Journal*; nous verrons la fin du procès Godefroy; lisez haut surtout! et avant, relevez mon coussin! et donnez-moi une autre boule... je suis glacée. »

Ces conversations se renouvelaient fréquemment, et quelque habileté qu'Hélène essayât d'y apporter, elle n'aboutissait pas au succès. Cette âme aigrie ne s'adoucissait pas: elle se plaisait dans la haine et dans la rancune comme d'autres se plaisent dans l'amour et le pardon, et si quelque étincelle brûlait encore sous tant de scories, rien ne la trahissait au dehors. L'infirmière de madame Plouy allait croissant, le médecin hochait la tête lorsqu'il la quittait, et le plus ancien vicaire de la paroisse, qui visitait régulièrement la malade, en s'en allant, secouait aussi ses cheveux gris. L'un pensait: « Elle n'en a plus pour longtemps! » l'autre: « Elle n'est guère préparée à mourir! »

L'automne s'avancait, et Hélène en pressait la marche avec quelque impatience. Qu'attendait-elle? Peu de chose. Une lettre, qui ne serait pas pour elle, mais dont elle espérait quelque bien pour ce malheureux être qui touchait à l'éternité et qui ne voulait pas dépouiller les étroites passions de la terre. Le 20 octobre vint, et la lettre, timbrée de Gien, arriva, comme de coutume, pour célébrer la sainte Ursule, dont madame Plouy portait le nom. Hélène la lui remit, l'ouvrit sur son ordre et la lui plaça entre les mains, mais elle ne put lire.

« — Il ne fait pas clair ici! »

Hélène leva le store.

« Nettoyez mes lunettes! — Hélène obéit, et les verres de cristal redevinrent limpides: — Je ne vois pas! allons! lisez-moi ça!

— C'est une écriture d'enfant, dit Hélène; votre petit-fils sans doute. »

Elle lut:

« Chère bonne-maman,

» C'est la première lettre que j'écris, et papa » et maman veulent que je vous l'adresse, pour » vous souhaiter une heureuse fête, et beaucoup

» d'autres. Je voudrais bien vous voir, chère
 » bonne-maman, et j'irais bien à Paris si vous
 » vouliez. Mon petit frère Fernand et ma petite
 » sœur Marie vous embrassent à grands bras ; je
 » fais comme eux, et je suis,

» Votre petit-fils chéri,
 » GABRIEL PLOUY. »

Au bas se trouvaient ces mots :

« Chère mère,

» Je joins mes vœux et mes baisers à ceux de
 » mon petit garçon ; ma femme vous embrasse
 » également, et elle dit qu'elle voudrait bien
 » mettre nos trois enfants sur vos genoux. Som-
 » mes-nous pour toujours bannis de votre cœur ?
 » Rappelez-nous, et vous rendrez bien heureux

» Votre fils qui vous aime,
 » ALFRED PLOUY. »

Hélène avait les larmes aux yeux en achevant de lire ces lignes. Madame Plouy se tut, et puis, d'une voix qui tremblait, elle dit :

« Jetez ça au feu ! comédie !

— Jeter au feu ces prières de votre fils ! Oh ! madame ?

— Vous croyez à cela, vous !

— Oui, j'y crois, je crois que votre fils vous aime et qu'il désire vous embrasser.

— Allons donc ! Il me préfère sa femme ! sa femme ! sa chérie !

— On peut aimer sa femme et sa mère, il me semble. Et maintenant qu'il a des enfants, il doit vous aimer plus que jamais.

— Quelle idée !

— Tous les bons sentiments se tiennent. Et si vous vouliez voir ses petits enfants, ils vous rappelleraient votre fils. »

Une faible émotion parut dans les yeux ternes de la vieille malade :

« Il était très-gentil, Alfred ! dit-elle. Ah ! s'il ne s'était pas marié avec cette Gabrielle ! qu'est-ce qu'il dit ! voyons ! relisez cette lettre : vous avez si mal lu que je l'ai à peine comprise. »

Hélène relut avec complaisance ; madame Plouy tint la lettre un instant dans ses doigts tremblants, et elle ne dit plus de la jeter au feu.

IX

UN ÉVÈNEMENT.

Madame Germain et sa fille étaient rentrées à Paris dans les premiers jours d'octobre, fatiguées de voyages, d'excursions, d'admiration, et toutes deux avides de repos et de vie sédentaire. Julia se reprit vite à ses habitudes ; elle rentra avec délices dans sa jolie chambre, se souvenant des splendides hôtels, où, en Suisse, en Autriche, en Allemagne, elle avait trouvé un logis banal ; elle ressaisit ses habitudes, travaux d'aiguille, lectures sérieuses, et volontiers, elle

aurait passé l'hiver sans mettre la tête hors de son nid. Mais sa mère formait d'autres projets : elle voulait marier sa fille, avant que Madame de Sars n'eût l'idée de renouveler sa demande, et elle se proposait de réunir dans quelques soirées *le tout Paris* qu'elle connaissait. L'installation de sa maison la préoccupait : quelque belle, quelque élégante qu'elle fût, de nouvelles modes s'étaient succédé depuis le jour où un architecte et un tapissier, deux grands hommes dans leur genre, avaient construit et meublé son joli petit hôtel. Elle était donc à la recherche des inventions modernes, et du matin jusqu'au soir elle visitait, non les brillants magasins des boulevards ou de la rue Royale, mais ces grandes fabriques, ces magasins de *gros* cachés dans les faubourgs, où l'on trouve à des prix réduits le meuble ou l'étoffe qui se vendent si cher dans les quartiers à la mode ; elle ne négligeait pas les marchands de bric-à-brac, elle se connaissait en curiosités et elle en débattait les prix avec une ténacité rare ; elle se hasarda jusqu'à l'Hôtel Drouot, et elle en revint avec des faïences de Perse d'un éclat inouï. Toutes ces courses se faisaient à pied, car, avant le départ pour Menton, elle avait vendu ses deux grands carrossiers, bouches inutiles : ses goûts aristocratiques lui défendaient l'entrée des omnibus, et l'économie, qui avec la vanité et la gloriole formaient le fond de son caractère, lui fournissait toujours de bonnes raisons pour ne pas prendre une voiture de louage. Or, de cela il advint ceci : c'est que madame Germain rentra un soir très-fatiguée, qu'elle se coucha avec de la fièvre, que le lendemain elle toussait et sentait un point douloureux dans la poitrine, et que le surlendemain la pleurésie était hautement déclarée.

Dans les danses macabres, on voit la Mort à cheval qui poursuit de ses flèches les malheureux mortels ; elle arriva au galop, la sombre amazone, vers ce lit où madame Germain se croyait seulement indisposée, et elle la toucha de son dard. Quatre jours après l'invasion de la maladie, la mère de Julia était au plus mal ; le cinquième, elle expira dans les bras de sa pauvre enfant désolée et épouvantée. Tout avait été rapide dans cette maladie, son arrivée, ses progrès ; les secours même de l'Église n'avaient pu être donnés qu'en hâte, comme dans un péril subit et mortel, et madame Germain, haletante sous les coups du mal, semblait avoir une dernière recommandation, une suprême prière qui se pressait sur ses lèvres : elle ne put l'exprimer ; seulement, lorsque Julia, penchée sur elle, attendait le dernier souffle, il lui semblait que sa mère lui disait avec un regard anxieux et suppliant : « Répare ! » Elle ne put en dire davantage : la mort glaça sa pensée et ferma ses lèvres pour jamais.

Julia se trouvait seule. Le notaire arriva, les parents de son père arrivèrent, et ce fut au

milieu d'une assemblée assez nombreuse mais dans laquelle elle ne pouvait compter un ami, qu'elle subit le supplice des dernières cérémonies. Elle vit partir le cercueil couvert de fleurs, elle assista à des messes, elle entendit les notes déchirantes du *Dies iræ* et les accents miséricordieux de l'*Agnus Dei*; elle alla au Père-Lachaise, ville des morts où ils sont aussi pressés que les vivants dans la ville des affaires et des plaisirs; elle se trouva seule dans sa maison, au milieu de ses domestiques, et elle sentit qu'une part de son cœur et de sa vie s'en étaient allés avec cette mère froide, sèche, mais mère dévouée à ses heures, et le seul être enfin dont elle se crût aimée.

Julia était majeure depuis six mois, ce qui simplifiait sa position; le notaire de sa mère vint la voir, lui expliqua sa fortune et lui révéla qu'elle était très-riche, ce dont jusqu'alors elle n'avait pas été bien sûre. Elle n'en fut ni émue, ni réjouie: que pouvait l'argent à cette immense solitude de l'âme dont elle souffrait? que pouvait l'argent à cette mort si soudaine qui lui avait enlevé la seule personne qui tint à elle ici-bas? Elle se résolut de passer le temps de son deuil seule, retirée, et de réfléchir tranquillement devant Dieu à ce qu'elle ferait de la vie, si elle devait vivre.

Elle ne reçut aucune visite, mais en dépouillant les cartes et les lettres que le courrier lui apportait chaque jour, elle eut une sourde émotion: une de ces cartes venait de madame de Sars, elle portait au bas ces mots: *Condoléances et sympathie profonde*.

Julia mit cette carte dans un coffret, où elle enfermait ses souvenirs, et elle se dit à elle-même:

« Si, dans six ou huit mois, madame de Sars me fait visite, je la recevrai. »

Cette pensée fut un point lumineux dans ces jours de tristesse, de regrets et de solitude. Une autre pensée lui revenait souvent, c'était celle d'Hélène; elle ne savait à qui s'en informer; déjà, elle avait lu tout le gros livre d'adresses, elle avait consulté les élégants carnets que sa mère portait dans sa poche, mais elle n'avait rien pu découvrir: elle en parla au notaire, il ne savait rien; elle en parla même à son vieux médecin: il hésita, chercha dans sa mémoire encombrée et distraite, disant:

« Hélène de Villemandre! où diable ai-je vu ce nom-là! impossible de m'en souvenir... je chercherai encore, ma chère demoiselle, vous pouvez y compter... »

Elle y comptait un peu, mais elle comptait surtout sur elle-même, et elle explorait, dans cette vue, les papiers laissés par sa mère: elle savait que sa mère ne détruisait jamais une lettre, un bout de renseignement, et elle se flattait de trouver un fil conducteur dans cette mer de cahiers, de lettres, de factures, de porte-

feuilles, de notes que renfermaient les trois tiroirs d'en haut du grand chiffonnier et le vaste bureau qui avait appartenu à son père et dont madame Germain avait conservé l'usage. Julia consacrait les longues soirées de décembre à ce travail; elle allait doucement, minutieusement; déjà, elle avait lu la correspondance de sa mère avec ses amies et ses gens d'affaires, elle avait revu tous les livres de compte et les factures, elle avait parcouru les registres de commerce, auxquels elle n'avait rien compris; elle avait lu les feuilles au crayon où madame Germain inscrivait les courses, les commissions, les *mentos* de la journée; elle arrivait à la paroi du bureau qui formait caisse et qui était fermée par une clef particulière. Julia l'ouvrit; elle trouva d'abord un paquet volumineux sur lequel était écrit: *Papiers de famille, actes de naissance, de mariage et de décès*; puis, une liasse: *Correspondance de famille*; elle l'ouvrit; une grande quantité de lettres jaunies s'échappa, s'éparpilla sous ses mains; elle les reprit, les mit en ordre et les parcourut avec soin. Cette correspondance provenait de la famille de sa mère, il n'y avait là que des Villemandre: c'étaient de longues et bonnes lettres de madame de Villemandre adressées à sa fille nouvellement mariée à M. Germain, des tendresses infinies, des conseils délicats, des nouvelles de la famille, de Pierre qui attendait de l'avancement, et qui se trouvait heureux entre sa femme et sa petite fille; par-ci par-là, quelques plaintes sur le manque de fortune; que deviendrait la famille de Pierre s'il succombait en Afrique dans une de ces guerres qui semblaient toujours prochaines? Heureusement, M. Germain réussissait, et un cœur si généreux ne laisserait pas sans appui la famille de sa femme; pour elle, la vieille mère, elle se confiait absolument à son gendre, elle laissait entre ses mains, pour la faire fructifier, sa petite fortune. Et les lettres se suivaient ainsi, embrassant un espace de plus douze ans; elles peignaient deux familles heureuses, chacune de son côté, dont la mère formait le trait-d'union et qu'elle essayait de rapprocher, par de bonnes paroles et des intentions affectueuses. Après cette série de lettres, Julia trouva deux billets qui, écrits avec une hâte fiévreuse, décelaient de véhémentes inquiétudes: les affaires de M. Germain, on le disait dans le public, n'étaient pas prospères. Après ces deux billets, un intervalle de trois mois; puis, une lettre, écrite à main posée, adressée, non à madame Germain, comme d'ordinaire, mais à son mari.

Cette lettre disait:

« Mon cher Philippe,

» Vous savez avec quelle absolue confiance j'ai remis entre vos mains tout ce qui me restait de fortune, médiocre héritage que ma fille et mon fils devaient se partager après moi.

» Vous m'avez froidement appris que, vos spéculations n'ayant pas réussi, mon avoir est en-glouti, et vous m'offrez de m'en payer la rente jusqu'à la fin de ma vie. Je suis forcée d'accepter votre proposition, puisqu'il ne me reste rien, et que, si vous n'accomplissiez pas envers moi cet acte de justice, je devrais demander un asile ou à mon pauvre fils qui n'a rien que sa solde, ou à la charité publique. Mais cette réparation que vous m'offrez ne me suffit pas. Je ne veux pas juger votre conduite, je juge la mienne, et je constate que j'ai été plus qu'imprudente en compromettant le bien de mon fils Pierre et de son enfant ; j'ai agi sous l'impulsion d'une aveugle confiance en vous et j'espère que vous aurez assez de loyauté et d'honneur pour réparer ma faute. Vous devez à Pierre la moitié de la somme que vous avez perdue, et je vous supplie à genoux de ne pas vous réfugier derrière les termes subtils de la loi, mais, au contraire, de reconnaître et d'acquiescer cette dette, sacrée s'il en fut. Je dépose ma prière entre les mains de ma fille : je lui rappelle ce qu'elle doit à son frère, à notre nom, à tous les liens de la famille et je la conjure de ne pas permettre que mon fils souffre de ma confiance en vous deux. Je suis avec affection,

» Votre mère,

» C. DE VILLEMANDRE. »

Une seule lettre faisait suite à celle-là :

« Ma fille,

» Je me sens bien mal, vous n'êtes pas près de mon lit, et, une dernière fois, je vous réitère mes

» supplications en faveur de votre frère. Vous êtes restés sourds jusqu'à ce moment, mais prenez garde... Dieu venge les innocents, victimes de la fraude. Je ne puis plus écrire... je vous bénis, si vous vous rendez à mes prières...

» C. DE VILLEMANDRE. »

Un pli passé dans cette dernière lettre renfermait le détail des frais causés par le décès de la douairière de Villemandre.

Julia relut deux fois la lettre et le billet ; elle était atterrée : la mémoire de son père, le souvenir respecté de sa mère venaient de recevoir un terrible choc, mais une pensée forte, énergique, se dégageait de cette révélation.

« Il faut réparer ! il faut retrouver Hélène ! il faut lui restituer sa fortune, et réparer ! réparer ! elle le disait en mourant. O mon Dieu ! faites m'en la grâce ! que je vive jusque-là. »

Julia fouilla jusqu'aux derniers recoins de ce profond tiroir ; elle trouva des lettres de la mère d'Hélène, des plaintes, des supplications qui ne semblaient pas avoir eu de favorable réponse ; puis, en dernier lieu, un morceau de papier sur lequel étaient ces mots qu'elle lut avec un battement de cœur :

MADemoiselle HÉLÈNE DE VILLEMANDRE

Hôtel du chemin de fer du Nord, n° 80.

« Mon Dieu ! dit-elle, vous me sauvez ! je la retrouverai ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE)

XI

Le mariage d'Eugène et de madame de Brix fut fixé à trois mois, pour laisser au deuil de son « cher parrain », qu'elle avait revêtu sévèrement, le temps de s'éclaircir.

Ce délai devait être rempli par les voyages à Paris, les questions d'intérêt, les emplettes, les commandes, la corbeille, et mille autres obligations essentielles d'un changement de position.

Pourvu que M. Montrel lui fit présent d'un

poney pour lui tout seul, Aristide déclarait consentir à lui voir épouser sa petite maman.

Ursule, naïvement heureuse de se voir mêlée par Eugène à des projets d'avenir qu'elle n'entendait point entraver par son infirmité, lui savait gré de ses attentions délicates.

« Nous ne sommes pas exigeants, nous, les aveugles, disait-elle parfois en faisant, à son bras, un tour de terrasse. Dieu nous fait la grâce de nous contenter de très-peu, et de prendre avec rien beaucoup de plaisir. Aussi, quand

une véritable sympathie nous réchauffe, nous entoure, notre cœur se fonde de reconnaissance. Si l'on savait combien il est facile de faire le bonheur d'une infirme, on essaierait plus souvent.

— Sentez-vous le vôtre bien affermi, au moins, chère mademoiselle ?

— Oui, monsieur Eugène. Vous y aidez beaucoup. Le bonheur de Léonide est plus précieux que le mien, et compose le meilleur du mien. Que puis-je donc désirer ? »

Elle ne disait pas, la douce fille, que négligée par sa sœur, abandonnée à elle-même dans ce grand château que l'hiver rendait désert, les années comptaient double pour son cœur comme pour sa santé.

Naturellement délicate, portée à s'oublier, se soignant mal, souvent pas du tout, Ursule Poncelet n'était plus la fraîche jeune fille des bords de la Marne, mais une précoce vieille fille souffreteuse et malingre, dont la bonne humeur persistante, chrétiennement entretenue par la prière et l'acceptation de la volonté de Dieu, soutenait seule l'organisation affaiblie.

A cette époque même, elle donnait quelques inquiétudes à M. Montrel, seul, du reste, à s'en préoccuper. Une toux opiniâtre, gagnée pendant les premières fraîcheurs d'automne, lui enlevait le sommeil en déchirant sa poitrine frêle.

Madame de Brix emplit sa chambre de tisanes, de sirops et de potions, lui recommanda de ne pas sortir, d'éviter le froid, de se ménager beaucoup, et partit paisiblement pour Paris où l'appelaient d'importantes conférences avec son couturier.

Aristide et le commandant la suivirent. Eugène ne s'éloigna pas sans hésitations, trouvant bien complet l'isolement où l'aveugle allait rester, aux mains maladroites d'une femme de chambre du cru.

Au moins, lui promit-il de revenir au plus tôt s'informer de ses nouvelles et lui consacrer une ou deux journées, s'il pouvait les enlever à ses affaires de succession.

Elles n'étaient point compliquées, ces affaires, l'oncle Piélard étant homme d'ordre avant tout, mais très-multipliées, le vieillard ayant mis autant de soins à éparpiller ses revenus, à dissimuler ses achats, à cacher sa fortune, enfin, que tant d'autres en mettent à la montrer.

Chaque jour amenait de nouvelles découvertes et chaque jour nécessitait par cela même la présence de son héritier.

Pourtant, il avait à cœur de remplir la promesse faite à l'aveugle. Sa fraternelle affection croyait lui devoir cette preuve d'intérêt, et souffrait des retards apportés à son désir.

Il signifia un beau matin à son notaire de n'avoir pas à l'attendre de trois jours au moins, et, muni des instructions de sa fiancée, il partit pour l'Orléanais.

A sa première question, la femme de chambre, lourde et sottée fille du pays, répondit que l'enrouement et la toux de mademoiselle Poncelet avaient augmenté d'une façon inquiétante.

« Il fallait faire prévenir madame de Brix, dit-il aussitôt.

— Mademoiselle Ursule ne l'a point voulu, pour ne pas inquiéter sa sœur, » répondit cette fille.

On introduisit le voyageur dans l'appartement de la malade. Une demi-obscurité y régnait. L'aveugle ensevelie sous de doubles rideaux ne parut pas s'apercevoir de sa présence. La femme de chambre s'était discrètement retirée.

Il restait là, debout, immobile, assez embarrassé de sa personne et presque effrayé de ce sinistre silence.

Une forme blanche se détacha de l'embrasure d'une fenêtre, et vint lentement à lui.

Avec une terreur superstitieuse, il la regarda venir. C'était le pas d'une ombre. Était-ce l'âme de la malade, déjà revêtue d'une enveloppe mystérieuse ?

« Elle dort ! dit l'ombre à voix basse, en mettant un doigt diaphane sur des lèvres pâles.

— Mademoiselle de Brix ! dit Eugène en s'inclinant.

— Quoi ! vous savez mon nom ! fit la jeune fille avec une surprise qui mit un rayon dans ses yeux mornes.

— Oui, mademoiselle, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer plusieurs fois dans le parc.

— Ah ! fit-elle avec effusion, je vous reconnais bien, monsieur. »

Elle regarda autour d'elle, d'un air craintif ; puis, comme rassurée par cet examen rapide, elle posa légèrement sa main, de forme aristocratique, sur le bras du jeune homme et l'entraîna vers la fenêtre profonde, dont elle tira le rideau de damas.

« Là, dit-elle, madame Heurtebot ne me verra pas.

— Pourquoi donc avez-vous peur d'être vue, mademoiselle ? »

Elle hésita, puis se tut.

« N'êtes-vous pas ici avec le consentement de votre gouvernante.

— Oui, monsieur. Si j'y étais sans son consentement !... Mais je veux vous cacher, vous aussi.

— Moi ?

— Madame Heurtebot me défendait de vous sourire dans le parc. Que dirait-elle en me voyant près de vous ?

— En quoi donc ai-je le malheur de déplaire à cette dame ? »

L'accent de la jeune fille devint subitement amer :

« Madame de Brix ordonne de ne me laisser parler à personne... à personne... surtout à vous, monsieur. »

Eugène crut deviner dans cette recommandation une nouvelle preuve de la délicatesse de sa fiancée qui voulait lui épargner le pénible spectacle d'une intelligence intéressante et dévoyée.

« Eh bien ! dit-il avec bonté, le hasard rend cette précaution inutile. Je vous parle. En êtes-vous fâchée ? »

— Oh ! monsieur, répondit la pauvre enfant avec une naïveté touchante, cela me fait bien plaisir, car je vous aime depuis longtemps. »

Eugène très-surpris, presque ému de cette simplicité, lui prit la main en demandant avec douceur :

« Savez-vous donc qui je suis ?... ce que je puis être pour vous ? »

— Les domestiques ont raconté... Madame Heurtebot m'a fait comprendre... dit-elle subitement embarrassée.

— Et vous avez pensé que je vous serais un appui... un ami... une protection de plus ? »

Elle le regarda d'un air étonné.

« N'est-ce point pour cela que vous m'aimiez sans me connaître, chère enfant ? »

— Monsieur, dit Marie saisie d'une vivacité soudaine, qui contrastait étrangement avec l'alan-guissement de sa physionomie, tous les hommes qui sont venus au château m'ont fait souffrir, ou par leurs actes, ou par leur pitié. Les uns, c'étaient des médecins, laids, sévères, méchants, avec des airs terribles, m'attachaient les bras, m'inondaient d'eau froide. Les autres, c'étaient des invités, jeunes, impertinents, avec des fleurs à la boutonnière, qui, me rencontrant dans le parc, disaient en mettant leur lorgnon à l'œil : « C'est la petite fille folle ! » Si bien que je n'ai plus voulu répondre aux médecins, et que madame de Brix ne m'a plus laissée promener dans le parc, qu'au lever du soleil.

— Mais, mon enfant, cela ne m'explique pas...

— Vous, monsieur, vous êtes jeune aussi, et quand vous me regardiez je n'étais pas froissée comme à leur regard de commisération. Quand vous m'avez saluée, j'ai compris que j'étais pour vous, non pas la « petite fille folle » mais bien mademoiselle Marie de Brix. »

La porte, violemment ouverte, fit tressaillir Marie qui se blottit, effrayée, contre les vitres.

Eugène releva le rideau tout à point pour se trouver face à face avec le visage refrogné de la majestueuse gouvernante, madame Heurtebot.

Celle-ci accourait de fort méchante humeur, apprenant qu'un visiteur se trouvait au château, avec Marie, dans l'appartement même de l'aveugle.

« Que faites-vous donc, mademoiselle Marie ? demanda-t-elle d'un ton dur. Lorsque monsieur est entré, vous deviez me rejoindre. »

— Ce serait à moi de me retirer, madame, et non pas à mademoiselle de Brix, répondit M. Montrel d'un ton de déférence envers la jeune fille,

qui parut surprendre extrêmement la gouvernante.

— J'avais enfreint les ordres de madame, en vous laissant venir ici, mademoiselle Marie... et voilà comment vous reconnaissez mon indulgence à vos caprices ! continua-t-elle aigrement.

— J'espère n'être ni un épouvantail, ni un sujet de reproches pour mademoiselle de Brix, dit encore Eugène avec fermeté.

— Monsieur, je regrette de contrarier mademoiselle Marie, mais j'en ai la responsabilité. Son état de santé ne lui permet de frayer avec personne.

— On redoute que je ne dévore mon prochain ! sourit tristement la jeune fille.

— Allons, venez, mademoiselle. »

Marie fit docilement, quoique à regret, quelques pas vers la porte. Son regard seul osait protester.

Mademoiselle Poncelet, réveillée par les voix, écarta faiblement le double rempart de rideaux et de couvertures.

« Madame Heurtebot, dit-elle, laissez-moi donc ma petite garde-malade : vous savez que nous nous aimons beaucoup, elle et moi. »

— Je le sais, mademoiselle Ursule, mais...

— Elle sucre si bien mes tisanes !... et ses petites mains arrangent mes oreillers bien mieux que la femme de chambre. »

Madame Heurtebot, par égard pour l'aveugle, adoucît légèrement son organe désagréable, sans dissimuler un haussement d'épaules.

« Vous obtenez des miracles, mademoiselle Ursule, car Marie ne sait absolument pas faire œuvre de ses dix doigts. »

— Je vous assure qu'elle prépare ma bourrache à merveille. Cela m'est une consolation de la sentir là... et puis, c'est une distraction pour cette pauvre petite !

— Je suis désolée, mademoiselle Poncelet, désolée... mais j'ai les ordres de madame de Brix... les ordres les plus formels. Je ne veux pas la méconter. Je n'ai déjà montré que trop de complaisance aujourd'hui. »

Sans vouloir plus rien écouter, l'inflexible gouvernante se dirigea vers la porte avec un signe impérieux à son élève. Marie, au nom de sa belle-mère, abandonna craintivement le lit de sa protectrice, passa devant le jeune homme en le saluant d'un coup d'œil navré, et sortit sans se retourner.

Eugène rêvait à ce mot inconsciemment cruel de l'aveugle : « c'est une distraction pour cette pauvre petite ! » Marie était donc si dénuée de toute joie, de tout plaisir, qu'elle offrait des tisanes à une infirme, au fond d'une chambre de malade, lui fût une distraction ?

Ursule avait reconnu la voix de l'ingénieur, et soulevée sur ses coussins, elle lui tendit ses mains amaigries.

« Ah ! que c'est bien à vous, cher M. Montrel,

de venir revoir une vieille fille en train de sortir de ce monde.

— Grand Dieu ! mademoiselle !... est-ce que de semblables pensées vous tiennent souvent compagnie ?

— Ce sont les plus salutaires ; elle ne m'épouvantent pas.

— J'arrive alors bien à propos pour les mettre en déroute. Madame de Brix m'envoie vers vous, chère mademoiselle, porteur de ses meilleures tendresses, de la prière de vous soigner beaucoup, et... de la promesse d'un prompt retour au château.

— Eh ! eh !... si son séjour à Paris se prolonge ; mais il ne faut pas la troubler dans ses emplettes, dans ses préparatifs : elle est si heureuse ! Il sera toujours temps de la prévenir, j'imagine, que sa vieille sœur s'en va. »

Eugène se récria, plaisanta, fut aimable et bon, et crut, après une heure d'entretien, dont il fit seul tous les frais, avoir éloigné de l'esprit de l'aveugle la triste préoccupation qui l'assiégeait.

« Je reste au château jusqu'à demain, ma chère demoiselle, lui dit-il en la quittant ; je veux vous voir mieux portante, et donner cette bonne nouvelle à notre chère Léonide.

— J'avais demandé à Léonide de retarder un peu son départ... j'étais déjà souffrante... j'avais comme un pressentiment, dit doucement Ursule en secouant sa tête pâle. Mais il m'était dur d'être un obstacle à ses projets... j'ai toujours été une inutilité dans sa vie... au moins ne faut-il pas être une charge.

— Une charge !... Le cœur de Léonide se révolterait s'il avait le chagrin de vous entendre. »

L'aveugle resta quelques instants sans insister, comme si ses lèvres discrètes, pliées au silence, eussent eu quelque peine à ne pas exhaler une plainte, la première. Puis, à voix basse :

« Ne troublons pas son bonheur ! »

Eugène le promit, pour la tranquilliser. Frappé des traits altérés de l'infirme, de son oppression, il écrivit néanmoins à madame de Brix que sa présence lui paraissait nécessaire près de sa sœur.

Bien qu'il évitât d'épouvanter trop la jeune veuve, sa conscience lui fit un devoir de l'éclairer, le médecin qu'il venait de voir se montrant peu satisfait de l'état de sa malade.

Il ne fut donc peu surpris de recevoir, le lendemain, la réponse de Léonide conçue dans les termes légers d'une quiétude absolue :

« Ah ! le vilain jaloux qui ne veut pas me laisser à Paris deux jours sans lui !... Ne vous amusez plus, cher monsieur, à alarmer ma sensibilité au profit de votre désir de me revoir. Ce serait cruel et tout à fait inutile. Voici quelques années que ma pauvre Ursule, qui n'a jamais été bien folâtre, devient tout à fait funèbre. Je ne m'alarme plus à chaque nouvelle crise de sa poitrine délicate : c'est le prochain

» hiver qui s'annonce pour elle. Dans une semaine je serai à Brix. Venez vite, vous-même, me dire que vous vous effrayez pour rien et retrouver votre Léonide. »

Bien que cette lettre lui causât une impression désagréable, Eugène trouva plusieurs prétextes pour absoudre la jeune femme de la légèreté qui accueillait sa démarche, et parvint à les regarder comme à peu près légitimes.

Cependant, il n'obéit pas au gracieux désir exprimé de le voir revenir auprès d'elle, croyant lui donner une meilleure preuve de dévouement en restant auprès de sa sœur, prêt à l'appeler sans ménagements, s'il se déclarait des symptômes plus graves.

XII

Mademoiselle Poncelet se montra sincèrement attendrie en le retrouvant à son chevet. Déshabitée des soins, des tendresses et des effusions qui étaient autrefois toute sa vie, elle se fondait en actions de grâces quand un souffle affectueux rafraîchissait son cœur isolé.

Il lui parut doux de prendre une potion calmante des mains de cet ami qui allait devenir son frère, et, le remerciant par un bon sourire, elle parut s'endormir.

Eugène prit un livre, s'assit près de la fenêtre et, laissant le roman grand ouvert sur ses genoux, rêva à son prochain bonheur obscurci par quelques nuages.

Qu'était-ce ?.. il ne savait : des riens, qui parfois prenaient un corps pour le faire souffrir, parfois s'envolaient comme des bulles d'air à la brise.

Deux grandes heures s'écoulèrent. Pas une seule page du roman n'avait été tournée.

La porte s'ouvrit sans bruit, sous une main prudente. Marie glissa sa tête expressive dans l'entre-bâillement, écouta, puis se coula tout entière dans la chambre. Elle alla vers le lit, se pencha sur le front endormi de l'aveugle et y mit un baiser, léger comme un souffle, d'un air mystérieux et tendre qui surprit le jeune homme.

En cet enfant, d'ailleurs, tout lui était surprise. Elle vint à lui, la main tendue, et serra doucement, sans hardiesse comme sans timidité, celle qu'il lui présentait dans un cordial salut.

« Là, dit-elle à demi-voix, d'un ton languissant, me voici bien contente à présent. Je me suis échappée, j'ai embrassé ma bonne fée, et je vous ai vu, monsieur. Madame Heurtebot peut me gronder, s'il lui plaît de le faire, je ne me plaindrai pas.

— Vous gronder encore ?.. Mademoiselle Marie. Elle vous gronde donc bien souvent ?

— Toujours, » répondit-elle simplement, sans que son visage pâle trahit la moindre colère.

On ne pouvait y lire que le découragement absolu.

« Ma pauvre enfant !... pourquoi cette sévérité ? »

— Pour vous faire comprendre cela, monsieur, fit-elle en rougissant et hésitant, il faudrait risquer de vous faire de la peine... et... je ne le veux pas.

— De la peine, à moi?... Je ne comprends nullement votre scrupule. Mais, je vous en prie, ne craignez pas de m'en causer un peu, s'il le faut, et dites-moi !...

— Marie ! appela faiblement l'aveugle.

— Ah ! voilà ma bonne fée qui s'éveille ! » dit la jeune fille en courant au lit.

Après une caresse :

« Ma chère fille, chuchota la malade, il faut bien vite aller retrouver madame Heurtebot ; vous savez qu'elle m'aime point ces petites équipées, dont je vous sais gré, moi, mais que je ne puis encourager. »

Marie fit une moue charmante, roulant sa tête brune, aux mille boucles soyeuses, sur l'oreiller de son amie.

Eugène s'était rapproché, poussé par l'explicable intérêt qui, depuis quelques jours surtout, l'attachait à l'étrange fille.

« Mais, chère mademoiselle, hasarda-t-il, rien ne me paraît plus innocent que ces visites, plus reposant et plus doux que ces soins que mademoiselle de Brix semble tout heureuse de rendre à celle qu'elle appelle sa bonne fée. »

Marie voulut parler. L'aveugle lui mit la main sur le bras avec une autorité suppliante.

« Paix ! fit-elle, laissez-moi, ma chérie, expliquer à monsieur Montrel... que... madame Heurtebot suit une consigne... qu'elle est un peu absolue... mais très-dévouée. »

— Plus tard, je saurai, murmura la jeune homme. J'agirai. »

Puis plus haut :

« La bonne fée ! voilà un bien joli nom dont je serais heureux de connaître l'étymologie. »

— Cette fois, vous ne pouvez pas m'empêcher de parler ! s'écria très-impétueusement mademoiselle de Brix. Je l'appelle ainsi, monsieur, cette amie sans pareille, parce que je l'ai toujours trouvée comme une protectrice entre moi, qu'on dit folle — car il paraît, monsieur, que je suis folle à lier — et ceux qui me font souffrir.

— Vous faire souffrir !... Voyons, pauvre enfant, ne vous exaltez pas ainsi. Qui donc vous fait souffrir ? et dans quel but, grand Dieu ?

Les yeux navrés de la jeune fille s'emplirent de larmes ; son accent demeura ferme :

— Madame de Brix, madame Heurtebot, les médecins, tous, tous, excepté ma chère aveugle. Oh ! celle-là, dont on m'éloigne, celle-là seule suffirait à me guérir, si mon mal n'existait pas mille fois plus dans l'imagination des autres que dans mon organisation... Pourquoi me l'enlever puisque je l'aime ?... Pourquoi me reléguer là-bas où personne ne vient me tenir compagnie ?... Ai-je

fait du mal ?... Ai-je brisé quelque chose ?... frappé quelqu'un ? je ne le crois pas. Puisque l'on dit que je suis folle, je ne crois pas être une folle bien dangereuse, allez !

Elle était bien belle et bien touchante, la pauvre Marie, en jetant pour la première fois, dans d'autres oreilles que dans celles d'Ursule, les plaintes de sa réclusion. Si le cerveau était atteint, rien n'en paraissait dans la parole chaude et vibrante, dans le regard clair.

Eugène frissonna.

« Vous me faites mal, bien mal, Marie, quand vous parlez ainsi ! articula péniblement la malade que la toux inexorable secouait comme un arbrisseau dans le vent. »

— Je vous fais mal !... pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! je me tairai... Un reproche de votre bouche me fait plus peur que la cellule de madame Heurtebot. »

Toute repentante, elle mettait des pleurs avec des baisers sur le visage morne tourné vers elle avec reproche.

« Adieu ! je suis mauvaise aujourd'hui... je me plaindrais encore... je m'en vais pour ne pas succomber à la tentation. »

Elle jeta un double baiser dans la direction du lit et s'enfuit avec une grâce de sylphide.

— Qu'a-t-elle ?... que dit-elle ?... où est la vérité ? demanda M. Montrel très-impressionné de cette scène émouvante. »

Ursule, les mains jointes, la tête renversée sur les oreillers, fixant dans le vide ses yeux sans regard, murmurait dans un délire fiévreux :

« Ce serait peut-être un devoir... car je vais mourir... et, moi partie, qui donc la défendra ?... Mais lui dire... lui dire... il l'aime tant, cette belle Léonide !... il ne me croira pas... et puis, ce n'est pas à moi, sa sœur, à l'accuser... je suis une infirme... une gêne... elle m'a conservée près d'elle... Peut-être faudrait-il parler... Est-ce justice ?... Est-ce ingratitude ?... »

Comme elle s'agitait, il voulut lui prendre les mains pour la calmer. Le sentiment de sa présence, qu'elle avait perdu, lui revint tout à coup.

« C'est vous !... merci, monsieur Montrel. Je me sens bien mal... il faut que le docteur revienne... et s'il me dit que tout est fini... que tout est fini... alors... »

— Il va venir, ma chère demoiselle.

— Tant mieux. J'ai la fièvre très-fort, n'est-ce pas ?

— Cette jeune fille vous a fait mal. Son exaltation vous a troublée.

— Elle n'est pas méchante ! oh ! non... pas méchante !... Ne croyez pas cela. Qui peut croire semblable chose ?... c'est un agneau... Mais sa mère est morte... folle !... ça, c'est trop vrai... trop vrai !

Elle fit un grand effort, s'accotant sur un coude :

— Mon cher monsieur... je vous en supplie...

quand vous serez le mari de Léonide... obtenez d'elle ce qu'elle m'a toujours refusé... changez le traitement de Marie... faites-la vivre de la vie de famille... de la vie du cœur... et vous verrez... vous verrez...

Elle s'arrêta, saisie d'une oppression terrible.

— Que verrai-je? répéta-t-il anxieusement.

Ursule remua les lèvres si faiblement qu'un son indistinct parvint seul à l'oreille attentive du jeune homme.

— Marie guérira! dit-il avec conviction. Léonide, mal guidée jusqu'ici, sera, comme moi, bien heureuse d'essayer une cure si chère, et bientôt... »

Une expression énigmatique, de doute, de crainte, courant sur la physionomie altérée, lui coupa la parole. Le visage se décomposait à vue d'œil; la respiration devenait de plus en plus sifflante. Il n'osa pas interroger davantage.

On annonça le médecin, accompagné, cette fois, d'un de ses confrères. C'était un homme habile, malgré la modestie de ses fonctions rurales. On pouvait lui confier un malade avec la certitude que le possible serait tenté pour le sauver.

Il examina la gorge enflammée de la patiente, écouta son souffle semblable à un râle, compta les pulsations affolées de ses veines, écrivit une ordonnance, et, s'étant consulté dans une pièce voisine avec son collègue :

« Je ne vous cacherai point, monsieur, dit-il à l'ingénieur, que l'état de mademoiselle Poncelet est particulièrement inquiétant.

— Quoi?... depuis hier?

— Depuis ce matin même, les symptômes ont redoublé de gravité. La bronchite aiguë dont mademoiselle Poncelet est atteinte a pris subitement un caractère, sinon désespéré, du moins très-alarmant...

— Oh! monsieur!...

— Nous allons procéder à l'exécution des moyens les plus énergiques; mais, néanmoins... la malade est chrétienne... il est de mon devoir de vous préparer... et de la préparer elle-même...

— Je comprends, docteur, et vous remercie. »

Ce pronostic lugubre retentit douloureusement dans le cœur compatissant du jeune homme. Le devoir sacré qui lui incombait d'une façon si inattendue, de préparer une mourante à la suprême visite de son pasteur, ce devoir, étrange pour un homme de son âge, de sa position, ne le fit pas reculer. Il sentit, toutefois, la convenance de s'entourer, pour le remplir, des serviteurs préférés de Léonide.

Après avoir, en toute hâte, expédié une dépêche à sa fiancée, il se fit conduire à l'appartement de madame Heurtebot, la femme de confiance par excellence, puisque madame de Brix lui laissait le soin exclusif de sa belle-fille.

Rien ne peut exprimer la surprise de la gouvernante en voyant entrer, dans le petit bureau qui précédait la chambre de son élève, M. Montrel

dont le soucieux visage annonçait quelque événement imprévu.

Marie, plongée dans un grand fauteuil, où son corps frère disparaissait à demi, tressaillit, rougit, et devint attentive sans oser faire le plus léger mouvement.

« Que désirez-vous de moi, monsieur, pour m'honorer d'une visite? demanda la gouvernante, non sans obséquiosité.

— Le docteur me quitte à l'instant. Il y a eu consultation.

— Le mal empire?

— Je viens vous demander votre concours pour amener mademoiselle Ursule à recevoir les derniers sacrements.

— Miséricorde!... les derniers sacrements!...

— ... Et tout disposer, à cet effet, autour d'elle.

— Elle va donc mourir?... Et madame de Brix qui n'est pas là!

— Madame de Brix, avertie par une dépêche, arrivera certainement dans la soirée.

— Alors, il faut l'attendre.

— La mort n'attend pas.

— Je ne peux rien faire sans madame.

— Madame de Brix vous saura gré de l'avoir suppléée dans une circonstance si solennelle.

— Cela n'est pas sûr du tout. Je connais madame mieux que personne. D'ailleurs ce médecin est très-alarmiste.

— Il est, aujourd'hui, très-explicite, madame.

— Ah!... je suis bien trop sensible pour supporter ces choses-là!

— Je vous prie, madame Heurtebot, de réfléchir que je suis étranger ici et ne puis organiser seul les détails spéciaux de cette triste cérémonie.

Madame Heurtebot courut à un flacon de vinaigre anglais et le respira bruyamment.

— Je vous répète, monsieur, fit-elle en déclarant, que je suis d'une sensibilité peu ordinaire!... ne me parlez pas de la mort... là!... près de nous!... vous allez me faire trouver mal.

Eugène se détourna, plein de dégoût, et fit un pas vers la porte. Marie bondit à ses côtés.

— Je vais avec vous, dit-elle résolument.

— Voulez-vous bien rester ici? glapit la gouvernante que toute sa majesté abandonnait.

Marie la regarda d'un air fier, où le feu sinistre de la folie n'avait laissé nulle trace. Puis, avec douceur :

— Laissez-moi aider monsieur Montrel à remplir un devoir.

Eugène s'inclina vers elle avec un regard reconnaissant.

— Je redoute pour vous une émotion trop grande. Merci. Et, vous, madame, je crains que la leçon de générosité que vous donne mademoiselle de Brix ne soit perdue pour votre sensibilité... extraordinaire.

Dans son indignation, madame Heurtebot

inonda sa robe noire de vinaigre anglais, en répétant d'un ton exaspéré :

— J'ai mes ordres. Je suis surveillante de mademoiselle Marie et non garde-malade de cette demoiselle infirme. Nous attendrons madame, et mademoiselle Marie ne sortira pas de son appartement.

— Assez ! ordonna tout à coup la jeune fille en se redressant de toute sa hauteur, avec une dignité bien inattendue dans sa chétive personne. Ma belle-mère n'est pas ici... mon frère non plus. Je suis une de Brix... au moins en leur absence. Je vais aller servir ma vieille amie.

— Vous irez dans votre cellule... si vous persistez ! s'écria la gouvernante au comble de la fureur.

— Monsieur Montrel, dit Marie d'une voix suppliante, je vous en conjure, emmenez-moi !

— Venez, » dit Eugène simplement.

Il prit le bras de la jeune fille, l'appuya au sien, et, passant devant la gouvernante ahurie, ils sortirent ensemble.

Devant cette répudiation absolue de son autorité, celle-ci ne vit à prendre d'autre parti décent qu'une attaque de nerfs, à laquelle elle se livra sans retard, avec des cris et des contorsions qui attirèrent auprès d'elle le personnel des cuisines.

Marie, silencieusement agenouillée près du lit de sa protectrice, caressait de ses lèvres la main inerte qui lui était abandonnée.

Penché sur le chevet de la malade, Eugène lui demandait avec ménagement s'il ne lui serait pas doux de recevoir dans son cœur, en cette heure d'épreuve, Celui qui tient en ses mains divines la santé et la consolation.

Ursule, innocente, pieuse, attristée, pour qui la mort n'était guère qu'une délivrance, eut un merveilleux sourire de foi confiante à cette proposition.

La jeune fille comprit aussitôt, se releva, courut prendre au jardin des fleurs, sur une étagère des vases, au mur un Christ, et dressa un petit autel de ses mains agitées, un autel sur lequel tombaient ses larmes.

Le curé du village, prévenu, apporta bientôt le Saint-Viatique. Quelques habitants du pays suivaient. Ils connaissaient bien peu cette charitable aveugle dont les bienfaits venaient jusqu'à eux, son existence avait été si cloîtrée, à Brix !... ils l'aimaient pourtant, parce qu'on la savait bonne, douce et pieuse.

Le digne pasteur, resté seul quelques instants avec sa pénitente, rouvrit la porte pour inviter les habitants du château à s'approcher. Eugène, Marie, les serviteurs, les paysans, vinrent s'agenouiller avec respect pour assister à cette suprême marque d'amour que le Créateur accordait, par sa présence, à sa créature prête à retourner à lui.

A ce moment solennel, un pas lourd s'arrêta

derrière les assistants, dont pas un ne détournait la tête. C'était le commandant de Rollezan, dont le visage sombre exprimait une profonde contrariété. Le spectacle, imposant dans son cadre étroit, en pouvait seul contenir l'explosion.

Il était alors presque nuit. La journée s'était terminée dans ces angoisses. Lorsque le pasteur se retira, le commandant et M. Montrel sortirent derrière lui.

« Madame de Brix ? interrogea ce dernier.

— Elle sera ici, cette nuit... demain matin... le sais-je ? répondit M. de Rollezan avec humeur.

— Demain ?... seulement demain ?...

— Eh ! faites donc entendre la vérité à une femme livrée aux couturières, aux bijoutiers, aux tapissiers... C'est un chaos sans nom que son hôtel à Paris ! Elle-même est insaisissable.

— Mais ma dépêche ?...

— Votre dépêche ?... je l'ai aperçue, par hasard, entre un carton de dentelles et une douzaine de cachemires déployés.

— On l'avait ouverte, au moins ?

— On l'avait ouverte.

— Eh bien ?

— J'ai cherché ma cousine pour me mettre à ses ordres et l'accompagner ici. Elle venait de sortir. Un peu après, j'ai appris qu'Aristide se trouvant à une matinée d'enfants, madame de Brix était allée pour le reprendre en toute hâte ; mais que son fils ayant résisté, elle avait cédé et ne partirait sans doute que par le train de minuit.

— Oh ! que dites-vous là ?

— Ce que voyant, j'ai pris le parti de venir le premier, au cas où ma présence pourrait être utile.

— Vous avez été bien inspiré.

— Je le vois parbleu bien !... Imaginez la belle figure que je vais faire si mademoiselle Ursule me demande sa sœur ! Véridiquement, je devrais répondre : « Elle attend que son fils soit fatigué de sauter dans un bal d'enfants. » Il y aurait de quoi la faire déshériter, cette imprudente cousine, si la pauvre demoiselle, au lieu d'être une sœur aînée sans fortune, se trouvait être une marraine dans le genre du « cher parrain » de Péronne.

— Qui sait, s'il en eût été ainsi ? murmura machinalement le jeune homme, qu'un doute amer assaillait.

— Oh ! vous pouvez être certain du contraire ! riposta M. de Rollezan, qui dominé, repoussé, furieux, ne voyait pas la nécessité de ménager davantage les illusions de son heureux rival.

— Non, dit Eugène déjà repentant du soupçon dont il avait effleuré sa fiancée ; madame de Brix, tout à fait incapable de calculs égoïstes, va nous arriver bien chagrine de n'avoir pas voulu croire à mes avertissements.

— Je le souhaite... par amour des convenances, » conclut durement le vieil officier en rentrant chez la malade.

XIII

Ursule était au plus mal. Au recueillement religieux qui avait accompagné le dernier acte de sa vie chrétienne, venait de succéder une agitation du caractère le moins équivoque.

Son corps s'agitait dans la fièvre; ses mains serraient et rejetaient convulsivement les couvertures; ses yeux ouverts, élargis, roulaient dans leurs orbites sans pensée; des mots confus échappaient à ses lèvres, où la mort semblait avoir étendu déjà sa sinistre pâleur.

Au bruit léger que firent les deux hommes en rentrant, elle tourna vers eux sa tête blême.

« Léonide? murmura-t-elle. Je veux voir Léonide! »

Avec embarras, le commandant s'approcha du lit:

« Madame de Brix sera près de vous dans une heure, mademoiselle, » balbutia-t-il.

L'agonisante posa sa main sur sa poitrine, respira par un pénible effort, et, d'une voix entrecoupée:

« Dans une heure! répéta-t-elle, dans une heure, je ne serai plus là!... la mort aura levé tous les voiles... je saurai où est l'erreur... où est la vérité... Pauvre Marie!... dans une heure, le doute qui me torture... à ton sujet... sera la claire lumière... je saurai... je saurai!... »

Eugène, doucement, murmurait à son chevet quelques consolantes paroles, pour détourner le courant qui l'entraînait, sans soupçonner que ce courant c'était une préoccupation suprême, un cri de conscience, un devoir à remplir devant la mort.

Ursule étendit les bras, chercha M. Montrel de ses mains hésitantes, et, l'attirant près d'elle, bien près, par un élan où se dépensèrent ses dernières forces:

« Écoutez, souffla-t-elle, vous avez été généreux et dévoué pour la pauvre aveugle... recevez en un seul mot... mon héritage: celle que vous aimez n'est pas bonne! »

Sa voix usée, qui s'en allait déclinant, répéta dans une sorte d'écho plaintif « pas bonne! » et ce ne fut plus qu'un râle. Elle abandonna le bras qu'elle retenait; sa tête retomba, lourde, sur l'oreiller; ses mains s'étendirent une fois encore pour repousser le poids qui l'étouffait; puis ce fut le silence... puis l'immobilité.

« Prions! » dit Eugène en s'agenouillant près de Marie.

Le commandant fléchit le genou dans l'angle obscur de la chambre mortuaire.

Quelques minutes après, les sœurs de l'école du village entrèrent pour veiller la morte. Eugène se releva, insistant doucement pour relever aussi Marie.

Elle tourna vers lui sa petite figure gonflée de larmes, et secoua négativement la tête

« Laissez-moi, dit-elle à voix basse; laissez-moi prier près de ma seule amie... jusqu'à ce qu'on me la prenne pour toujours! »

— Vous ne pouvez rester plus longtemps, mademoiselle Marie.

— Où voulez-vous que j'aille?... Madame Heurtebot me fait peur! »

Le ton désolé dont ces paroles furent prononcées fit tressaillir le jeune homme, tant on y sentait d'instinctive terreur et de souffrance contenue.

« Venez, mon enfant, je le veux, » dit-il avec fermeté.

La soulevant d'une main compatissante, il la mena hors de la funèbre chambre sans qu'elle opposât de nouvelle résistance. Dans un petit salon du premier étage, où Léonide se tenait d'ordinaire, il alluma les bougies. Il jeta une allumette sur le foyer, où des branchettes amoncelées pour les fraîches soirées d'automne, donnèrent aussitôt chaleur et clarté.

La jeune fille grelottait. Il l'enveloppa d'un manteau oublié sur un meuble, trouva un coussin pour sa tête, un pouff pour ses pieds, l'entourant de soins fraternels dont elle semblait confuse et touchée, plus touchée que confuse.

Rapprochant un siège, lorsqu'il la vit plus calme, il lui demanda nettement, sans ambage, avec une sorte d'autorité amicale, pourquoi madame Heurtebot lui causait une si grande peur.

« Ne parlez pas si haut, dit Marie en jetant autour d'elle ce même regard craintif du chien cruellement battu, qui avait déjà vivement impressionné le jeune homme.

— Soyez en paix: Elle ne peut nous entendre. D'ailleurs, mon enfant, vous savez quels projets m'unissent à votre mère... »

Un regard vif protesta contre ce mot « mère » rien qu'un regard, mais de quelle éloquence!...

— En son absence, en ces heures de deuil, je me trouve investi d'une part de son autorité. A vous, je demande confiance. »

Marie, enfoncée dans la causeuse, roulait sa tête comme un enfant boudeur, sans paraître entendre. Un sourire amer vint à ses lèvres. Un sourire, en un tel moment, n'était-ce pas un signe de cette folie à laquelle la morte ne pouvait croire? Tandis qu'Eugène en cherchait le sens, par un soudain caprice, elle se prit à l'expliquer.

« Madame de Brix avait un témoin gênant de sa façon d'entendre ma guérison... Un témoin sermonneur qui lui répétait sans relâche: « Ce n'est point ainsi qu'on agit sur les imaginations sensibles ni sur les petits cœurs aimants. » Un témoin qui était, par son infirmité, aussi prisonnier que je suis prisonnière... La voici délivrée des reproches... et des conseils... et libre de resserrer encore les barreaux de ma cage!... Et vous avez cru que madame de Brix viendrait?... qu'elle s'exposerait à un blâme de

mourante?... Ah ! monsieur, je savais bien, moi, que madame de Brix ne viendrait pas. »

M. Montrel tressaillit. L'accusation, directe et terrible, le révoltait comme une calomnie et l'attirait comme un mystère. Il se souvint brusquement de ce mot énigmatique « celle que vous aimez n'est pas bonne ! » que la morte lui laissait en héritage comme un conseil, un préservatif, une lumière.

Son cœur se serra sous l'étreinte confuse d'un sinistre pressentiment.

Marie semblait possédée déjà d'une nouvelle pensée. Le caractère le plus saillant de sa santé mentale était une grande mobilité d'impressions, une rapidité prodigieuse à les suivre, mobilité qui contrastait avec le ton languissant de son langage ordinaire. La vive et rieuse Marie des bords de la Marne avait dû beaucoup souffrir avant d'arriver à cette transformation.

Elle activa le feu, étendit devant la flamme ses mains longues et fines, où l'on voyait courir de petites veines bleues, et d'un accent doux, monotone, comme si elle eût parlé d'une étrangère :

« C'est une histoire toute triste, monsieur, que je vais vous dire, toute triste, je vous assure, et toute vraie aussi. Mon père, qui est mort, voici longtemps déjà, quand j'étais encore petite, me mettait sur ses genoux et me disait en m'embrassant : « Il te faudrait une mère, ma chérie, pour t'aimer et te guérir ! » Car il paraît que j'étais malade, toujours remuante, ce qui ne m'empêchait ni de jouer, ni d'être gaie.

» Un jour, au bord d'une rivière, où je faillis être noyée, une jolie dame me prit dans ses bras et me remit à mon père. Ce fut une joie !.. La jolie dame devint ma mère, celle que papa désirait tant pour moi. Je l'aimai tout de suite. Elle me caressait, me promenait, me gardait près d'elle. J'ai conservé souvenir de ce temps-là comme d'un rêve dont on ne peut plus ressaisir les incidents.

» On me dit bientôt que j'avais un petit frère, tout petit, d'un jour. Je sautai de plaisir en demandant à l'embrasser. On me fit voir un petit garçon qui me parut laid et que ma mère — c'était ma mère encore, monsieur — semblait aimer déjà beaucoup. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble, qu'à partir de ce jour, elle ne fut plus ma mère.

» J'imaginai qu'un frère serait un poupon vivant, toujours caressé, que je ne pourrais jamais aimer assez, et dont la vie serait en toutes choses mêlée à la mienne. On me prouva bien le contraire. C'était une petite idole qu'on ne me laissait point approcher, pour laquelle on redoutait mes baisers autant que mes caprices. Quand je pleurais de colère, on m'enfermait dans une chambre éloignée pour ne pas fatiguer ma belle-mère de mes cris, et ne pas troubler le sommeil d'Aristide.

» Mon père était mort déjà. Quand on me le dit, sans bien comprendre, je ressentis un grand froid qui me secoua tout entière. Puis je pleurai. Je pleurai longtemps. Madame de Brix, qui n'aime pas les larmes, me fit habiter une pièce écartée pour ne plus les voir. On m'y oublia, quand vint l'époque du retour annuel à Paris.

» Ma bonne nourrice m'avait quittée. Madame Heurtebot la remplaça. La solitude me rendit hargneuse, et l'hiver humide, souffrante. Il vint des médecins me visiter. A tous, madame de Brix répétait en hochant la tête : « Vous savez, docteur, comment est morte la mère de cette enfant ? » Et le docteur hochait la tête plus fortement encore. Je finis par comprendre que ma vraie mère était morte folle et que mes bizarreries de caractère pouvaient bien être aussi de la folie.

» A chaque docteur, nouveau remède, tous mauvais, du reste. Il en vint qui me firent prendre des douches, et, comme je criais, madame Heurtebot m'attachait à mon lit. Je refusais de leur répondre, je les eusse égratignés volontiers, ce que voyant, on me déclarait atteinte de monomanie méchante.

» Il vint un médecin, pourtant, qui m'ordonna de sortir, de jouer, de courir avec mon frère, de prendre des leçons de musique et de français, de vivre au milieu des miens et de rechercher toutes les distractions de mon âge. Celui-là, monsieur, ne revint jamais. »

Marie s'arrêta pour regarder Eugène qui écoutait haletant et pâle. Elle reprit avec le même calme douloureux :

« Rien ne changea dans ma vie. Je ne vis même plus ma chère protectrice qui demandait en vain à se charger de moi, à me garder seule, répondant de ma sagesse. J'entends encore le rire qui accueillit cette requête. « Ne trouves-tu donc pas assez regrettable pour l'avenir d'Aristide d'avoir une sœur en cet état, sans nous exposer encore à des éclats, à des aventures telles qu'on en peut attendre d'un cerveau malade, si je n'avais soin de nous en préserver. »

» L'avenir d'Aristide était intéressé dans cette question, monsieur. Le mien importait peu. Plus tard, on me donnerait un Conseil judiciaire. Ma fortune resterait en les mains habiles qui la gèraient déjà et peut-être qu'en faisant le silence et le vide autour de moi, le public finirait par oublier que, fille d'une mère folle, j'avais dû l'être aussi moi-même. On oublierait même son existence. Et l'on y travaillait.

» On m'a fait souffrir pour me guérir, au lieu de m'aimer pour adoucir mon caractère. Oh ! les longs jours, monsieur !.. les longues nuits !.. dans le cabinet sombre où l'on punissait mes révoltes, la cellule... vous savez. Quelquefois je les passais à pleurer sur ma jeunesse de recluse. Quelquefois je chantaïs le bonheur du ciel qui était bien dû après une si triste vie. Vous voyez

bien, monsieur, que pleurer, chanter, c'est de la folie !

» On ne m'a pas appris grand'chose et j'ai eu tout le temps d'oublier. On ne cause pas avec moi ; on ne m'a montré ni à coudre, ni à broder, ni à peindre : « elle aurait tout déchiré » dit-on. Mais on ne l'a même pas essayé. Je n'ai plus qu'un vieux livre usé que m'a laissé ma nourrice. Vous le connaissez peut-être, ce livre, monsieur, c'est *Don Quichotte*.

» Quand madame de Brix monte pour me voir, une ou deux fois pendant l'été, elle recommande la surveillance et l'isolement. En apprenant que vous m'aviez rencontrée dans le parc, où je n'allais cependant qu'au point du jour, quand tout le monde dort, elle interdit mes promenades. Ma bonne fée, que j'apercevais de loin en loin, en cachette, eut pitié de cette privation nouvelle, et obtint que le parc ne me fût pas absolument fermé. J'en aurais eu beaucoup de peine. C'était ma joie, monsieur, de vous croiser dans les allées désertes. Enfin, ma chère aveugle a tout fait pour adoucir ma reclusion ; si elle n'a pas obtenu davantage ce n'est point faute d'y avoir dépensé tout son cœur. Quand nous étions seules au château, l'hiver, elle me faisait venir dans sa chambre, me contait des histoires et me parlait du ciel où nous ne nous quitterions plus. Et maintenant, elle est morte !.. elle est partie la première. Je voudrais bien la suivre, monsieur ! »

Marie pleurait. M. Montrel se leva dans une agitation difficile à exprimer, car elle procédait de l'étonnement, de l'indignation, du doute. Que signifiait cette odyssee lamentable dont la sincérité demeurait entière au milieu des défaillances du récit ? Léonide, aveuglée par des craintes maternelles, avait-elle eu le jugement faussé au point de croire indispensable et légitime la séquestration de cette enfant, que les tendresses de la famille pouvaient plus sûrement ramener à la santé ?

Fallait-il voir dans ce système la légèreté d'une femme frivole, l'égoïsme d'une femme personnelle, ou le manque de cœur d'une femme sans bonté ?

En vain la raison du jeune homme lui montrait-elle le peu de fonds qui se pouvait faire sur les dires de deux pauvres créatures éprouvées, frappées l'une de cécité, l'autre d'insanité d'esprit : les détails navrants, ses propres souvenirs, les remarques involontaires, les scènes étranges de cette journée, soulevaient, à travers le brouillard, quelques lambeaux du voile.

Marie épuisée de larmes, reposée par la pénétrante chaleur du foyer, s'était insensiblement assoupie. Ses mains jointes, serrées sur ses genoux, semblaient prier encore ; sa respiration s'échappait, égale et douce, de ses lèvres entr'ouvertes.

La teinte blanche de ses joues, la transparence

bleuâtre des paupières, sa pose abandonnée dans un sommeil réparateur, révélaient la souffrance morale autant que la fragilité de l'organisme.

Eugène la contempla longuement avec une immense pitié. Il se sentait pour cette enfant malade, qui se confiait si ingénument à lui, quelque chose des entrailles du père, et à coup sûr, le dévouement le plus fraternel.

Peu à peu l'angoisse qui lui mettait la sueur au front, le doute qui luttait contre son amour, devinrent si poignants que las de combattre dans l'obscurité, il résolut brusquement de courir à l'évidence.

Il voulait des preuves, il voulait des faits. Peut-être encore espérait-il trouver dans son enquête du soulagement pour son esprit, du repos pour son cœur.

Enveloppant la jeune fille endormie d'un regard plein d'affection protectrice, il sortit à petit bruit ; mais, à peine hors du salon, il s'élança rapidement dans l'escalier, oubliant presque, dans sa préoccupation cruelle, la présence auguste de la mort dans cette triste maison.

XIV

Le jour naissant rayait de longues lignes blanches les corridors déserts. La ferme, qui s'éveillait avec l'aube, envoyait au château muet son premier murmure rustique, beuglements d'animaux de labour, aboiements de chiens, chants du coq, roucoulements de pigeons.

Ces bruits divers couvrirent celui d'une voiture qui s'arrêtait au perron. En toute autre circonstance, Eugène l'eût épia profondément, cette voiture, qui, de la gare, amenait peut-être enfin madame de Brix.

En cette heure fiévreuse, il n'y songea même pas.

La porte de madame Heurtebot était grande ouverte. Cela s'expliquait naturellement par le désordre de cette nuit funèbre où personne ne s'était couché. Au fond, s'ouvrait également l'appartement de Marie. Debout sur le seuil, Eugène le parcourut d'un regard interrogateur : Il y a des intérieurs qui sont une révélation.

C'était une chambre vaste, froide et sévère. Un lit immense, à rideaux d'antique soie brune, en occupait un côté. Un Christ d'ivoire jauni, d'une expression désolée, penchait au chevet sa tête expirante.

Entre les rideaux, une copie de Velasquez montrait le visage convulsionné d'un martyr, horrible à contempler, malgré l'auréole lumineuse de son front sanglant.

Le jeune homme, par une vision rapide, se représenta la jeune malade perdue sous les courtines traînantes, étouffée sous le lourd baldaquin, fixant, dans la pénombre, ses yeux effarés sur le lugubre martyr espagnol.

Il ne put se défendre de penser qu'il fallait à ce chevet hanté par la folie une Vierge souriante, un Enfant Jésus blond et bénissant... des fleurs.. des rayons partout.

Il n'y avait là ni fleurs, ni rayons.

La même épaisse soie brune étendait ses longs plis devant les fenêtres. Sur la cheminée, très-haute, une pendule de marbre noir avec un Bélisaire de bronze, deux flambeaux élançés, deux pelotes criblées d'épingles. Ça et là, des fauteuils.

Sur une table, le tricot de la gouvernante, un bas de taille à y enfouir un nouveau-né. Pas une broderie, pas une corbeille à ouvrage, pas le moindre vestige d'un de ces délicats travaux qui sont l'occupation, la distraction des femmes.

Une bibliothèque ancienne remplissait l'espace compris entre les deux fenêtres; vide de tout livre, elle avait échangé sa destination première contre celle d'étagère à curiosités. En s'en rapprochant, on découvrait que les curiosités se bornaient à quelques douzaines de coquillages vulgaires rapportés des bains de mer.

Au pied d'un meuble, un volume usé, déchiré sous les doigts qui mille fois en avaient tourné les pages. C'était *Don Quichotte*, l'histoire d'une folie!...

Eugène contemplait avec une angoisse croissante cette chambre plus glaciale encore à l'âme qu'au corps; cette chambre où rien de jeune, de gracieux, de féminin, n'arrêtait le regard.

Ce n'était point là le foyer domestique réclamé par cette enfant : l'hygiène morale y faisait complètement défaut.

« Madame Heurtebot! » appela-t-il d'une voix contenue.

On ne répondit pas; mais il se fit un léger bruit derrière une porte entre-bâillée qu'une portière, de l'éternelle soie brune, cachait en partie.

Il y frappa; le silence s'établit aussitôt. Troublé, surexcité au delà du possible par une inquiétude vague, une curiosité de plus en plus légitime, pour la première fois, il brava les minutieuses convenances dont il restait toujours l'esclave, et, poussant la porte, entra résolument.

Il ne vit rien d'abord. Un chat effarouché bondit dans ses jambes et s'enfuit en miaulant.

L'obscurité régnait dans cette pièce; par la porte largement ouverte maintenant, un jour indécis venait mourir à quelques pas du seuil.

Les yeux du jeune homme s'accoutumèrent peu à peu à cette clarté douteuse, et il reconnut, avec un indicible frémissement, qu'il se trouvait dans une sorte de cellule basse, étroite, sans lumière, sans air, sans meubles, quelque chose comme un cachot de condamné.

Il fit, en tâtonnant, le tour de la cellule froide et carrelée; les murs étaient nus. Ses pieds heurtèrent les seuls objets qui y fussent contenus : un appareil à douches et un paquet de cordes.

« La force!.. la force, pour cet être faible et souffrant! quelle erreur!... quelle faute! » mur-

mura-t-il en passant sa main brûlante sur son front.

Il croyait comprendre et ne pouvait admettre d'avoir compris, car c'était accuser déjà.

A ce moment, madame Heurtebot fit irruption dans la chambre, suivie d'une autre femme, dont la robe de soie bruyante égratignait les meubles au passage.

Protégé par l'ombre de la cellule, il reconnut Léonide toute blanche, la lèvre irritée; mais il n'eut le temps ni de parler, ni de se montrer : la voix stridente de madame de Brix s'élevait pleine d'acrimonie. Bien qu'elle dût avoir traversé déjà la chambre de sa sœur morte, pas une larme ne luisait dans ses yeux... Il venait pour savoir, et la vérité allait jaillir : il le sentait. La Providence était pour lui.

« Que se passe-t-il, Heurtebot? demandait Léonide; j'exige qu'on me le dise à l'instant. Où est Marie?... Votre trouble... vos réponses embrouillées ne m'expliquent point cette aventure.

— Mais, madame, cette nuit terrible... la mort de...

— La mort de mademoiselle Poncelet n'a rien à faire avec vos ordres.

— Vous n'étiez pas là, madame, et, pour vous suppléer...

— Me suppléer! Prétendriez-vous que Marie en fût capable?

— Je ne dis pas... C'est une fatalité sans nom! Jamais cela n'était arrivé.

— Mais quoi donc?

— Mademoiselle Marie a voulu assister mademoiselle Poncelet dans ses derniers moments.

— Il fallait l'empêcher.

— Mademoiselle Marie s'est révoltée!

— Révoltée!.. allons donc!.. répéta Léonide avec un rire de pitié qui glaça monsieur Montrel au cœur. Révoltée!.. que vous sert d'avoir une cellule?

— Je vous ferai observer, madame, que mademoiselle Marie se sentait soutenue.

— Ah! toujours mademoiselle Ursule!.. Eh bien! son influence n'entravera plus votre consigne.

— Il ne s'agissait pas de mademoiselle Ursule..

— Et de qui donc?

— Madame... c'est M. Montrel lui-même...

— Finissez. C'est M. Montrel?..

— Qui est venu... et qui a emmené...

— Ah! c'est M. Montrel?... vraiment?

— Elle l'a suivi, madame!.. malgré moi.

— Malgré vous?

— Ah!... si j'avais pu prévoir... je n'avais aucune méfiance...

— Votre métier est d'en avoir.

— M. Montrel m'imposait silence, madame, et toutes mes protestations n'ont abouti qu'à montrer mon impuissance.

Léonide eut une soudaine explosion de colère.

(La suite au prochain Numéro.)

CLAIRE DE CHANDENEUX

A MES LIVRES

Je viens revoir encor l'asile où vous dormez,
Vieux livres, vieux amis, chers et doctes fantômes :
Je viens me consoler au milieu de vos tomes ;
Vous seuls ne changez point, ô mes amis aimés !

On vous rouvre à la page où l'on vous a fermés,
Vous contez votre histoire ou vous chantez vos psaumes ;
Peuples et rois, tout meurt. Vous gardez vos royaumes
Et du même parfum vous restez embaumés.

J'aime vos vieux vélins, j'aime vos marges blanches,
Je respire, incliné, la senteur des vieux jours ;
J'admire avec respect la rougeur de vos tranches.
Je crois voir une bouche aux éloquentes discours.
Et, d'un doigt filial, j'ouvre ces lèvres franches
Qui me parlent sans bruit et m'instruisent toujours.

PROSPER BLANCHMAIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CUISSON D'UN JAMBON

Faire tremper le jambon dans l'eau froide de fontaine pendant une heure.

L'en retirer au bout de ce temps, et le bien gratter avec un couteau.

Le replonger ensuite dans une nouvelle eau froide de fontaine, et l'y laisser tremper pendant quarante-huit heures.

Renfermer le jambon dans une serviette avec un assaisonnement de clous de girofle (10 c.). — Poivre en grains (10 c.). — Epices en grain (10 c.). — Une branche de thym et une de laurier, une carotte et poireau. — Mettre le tout, recouvert et au delà d'eau froide de fontaine, dans une marmite bien étouffée de son couvercle, sur le feu ; cuire à petit bouillon pendant trois heures, qui

commenceront seulement à compter du moment de l'ébullition de l'eau.

Au bout de ce temps, éteindre le feu, en laissant le jambon dans sa marmite suspendue jusqu'à ce que le court-bouillon soit devenu tiède, l'en retirer alors et le faire refroidir sur un plat de faïence.

On peut, si l'on veut, au moment de la mise sur le feu, ajouter au court-bouillon composé comme dessus, une bouteille de vin blanc ou de madère de Cette.

Le jambon refroidi doit être suspendu dans un endroit sec, et si l'on veut le conserver indéfiniment, il faut l'ensevelir dans un lit de paillettes de blé ou d'avoine qui le recouvre entièrement, à l'abri de toute humidité.



REVUE MUSICALE

Alma l'Incantatrice.

Le grand orgue de l'Exposition universelle.—Matinée musicale. — Productions recommandées.

Les poètes, les romanciers, les journalistes ont écrit tour à tour les tristes aventures du Camoëns. Les théâtres de toutes les grandes villes ont représenté des opéras, des drames, des comédies retraçant les infortunes, les aventures, en un mot l'Odyssée de l'auteur portugais. Moins heureux que le Juif-Errant qui avait toujours cinq sous dans sa poche, le Camoëns, intrépide voyageur, n'avait souvent pas un morceau de pain. On ne pourrait pas se demander : où alla-t-il ? on devrait plutôt se demander : où n'alla-t-il pas ? Tous les pays du monde l'ont abrité ; les uns, comme un poète incompris, les autres, comme un aventurier ou un vagabond. Il y avait dans cette vie étrange des éléments attrayants pour les dramaturges. Une jeune fille, type et modèle du dévouement le plus sublime, courant les rues et chantant sous les porches, pour apporter chaque soir à l'homme de son cœur le fruit des aumônes de la foule, n'était-ce pas un sujet à tenter les poètes ? Lazarilla, qui fit de même pour le peintre Velasquez, n'a-t-elle pas eu son histoire écrite et chantée dans la *Chanteuse voilée* de M. Massé.

Il se mêle à la pièce que M. de Flotow vient de mettre en musique deux épisodes qu'il serait trop long d'raconter. — *Alma l'Incantatrice*, — livret de MM. de Saint Georges et de Lauzières, — a été représentée au Théâtre-Italien d'où elle sortira pour paraître dans un théâtre français, c'est du moins ce qu'on assure. Pour nous rendre un compte exact de l'effet qu'a produit cet opéra en 4 actes, il faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur le talent incontestable du musicien. Certes *Marta* a obtenu un succès populaire, et le charmant souvenir qui en est resté avait parfaitement disposé le public à accueillir l'ouvrage nouveau avec chaleur ; mais, disons-le tout de suite, M. de Flotow manque d'originalité ; les mélodies, dans ses œuvres, sont nombreuses, émouvantes et variées ; hélas ! elles passent si vite qu'on n'a pas le temps de les saisir. Rien ne vous frappe, rien ne vous étonne, rien ne vous fait pleurer ou rire ; vous dites : c'est joli, et vous oubliez. Cette grande fécondité de l'auteur

est toujours remplie de charme et de grâce ; mais l'élévation manque, le sentiment vraiment dramatique ne s'y trouve pas. *Alma l'Incantatrice* est une sorte de balancement agréable et poétique de mélodies, dénué de mouvements passionnés et de situations énergiques ; c'est un ruisseau murmurant sous la mousse, une fauvette qui chante quelques notes et s'envole. Cela plaît aux masses, et ne suffit pas aux musiciens sérieux. Il se trouvait dans *Marta* et dans *l'Ombre* plus d'ampleur, sinon plus d'élégance, ce qui a déterminé, surtout en province, un succès fort appréciable pour l'auteur. Cependant on a remarqué dans *Alma l'Incantatrice* un trio, excellent morceau scénique très-spirituellement touché.

La seule émotion un peu vive éveillée dans l'auditoire, est due à un air qui pourtant n'a rien d'original, mais que l'Albani a ciselé avec un si merveilleux talent qu'il a été redemandé. Le trio des *Fumeurs*, quoique bien fait, n'a pas obtenu cette bonne fortune. En somme, cet ouvrage n'a ému personne. Le public est resté silencieux. L'orchestre n'avait presque rien à faire, son rôle était limité d'une façon malheureuse pour la pièce. Peut-être M. de Flotow retouchera-t-il cette œuvre un peu incolore ? Nous le lui souhaitons de tout cœur. En attendant, nous devons, en critique consciencieuse, constater que dans cette bataille, il n'y a eu ni victoire ni défaite.

* *

L'orgue monumental de l'Exposition, construit par M. Cavaillé-Coll et destiné à la Salle des Fêtes du Trocadéro, mesure au moins 15 mètres de largeur sur 18 mètres d'élévation. L'instrument ne contient pas moins de quatre claviers, un pédalier complet, soixante-six jeux et 4,070 tuyaux. C'est, comme on le voit, un véritable orchestre. Deux escaliers tournants permettent d'en visiter toutes les merveilles de mécanique. Sous sa partie centrale se trouve la porte donnant accès aux choristes et aux musiciens. Ils sont placés sur un amphithéâtre de huit gradins, faisant face à l'immense amphithéâtre du public, qui pourra recevoir cinq mille auditeurs. Une machine hydraulique donnera la force et réglera la vitesse ; les artistes pourront, sans aides et

sans souffleurs, jouer simultanément de chaque clavier ou des quatre en solo.

Par les soins du commissariat général, les principaux exécutants de tous les pays ont été invités à venir s'y faire entendre. L'orgue du Trocadéro soutiendra plus qu'avantageusement la comparaison avec l'orgue de Fribourg dont on affirme que la renommée universelle est fort exagérée, car l'orgue de Notre-Dame ne lui est inférieur en rien. Mais, pour les orgues comme pour toutes choses, on n'accorde la réputation qu'en dehors des frontières. A ce sujet, racontons une anecdote absolument authentique.

Un fonctionnaire exprimait la crainte que l'orgue du Trocadéro fût inférieur à celui de Fribourg. — Permettez-moi de vous demander si vous avez entendu celui de Notre-Dame ? demanda le constructeur. — Ma foi non ! — Eh bien, celui de Notre-Dame vaut celui de Fribourg et celui du Trocadéro est supérieur au premier.

C'est ce que M. Widor, l'habile organiste de Saint-Sulpice, nous a prouvé récemment, devant un comité d'artistes et de dilettanti présidé par MM. les Ministres des Beaux-Arts et des Finances. M. Widor a essayé du classique et du moderne sur les divers jeux du nouvel orgue de M. Cavallé-Coll, à la complète satisfaction de tous les assistants. Pour en connaître les qualités d'accompagnement, les voix si expressives de Madame Trélat et de M. Diaz de Soria se sont unies aux divers timbres de cet instrument monumental, et le résultat a été on ne peut plus favorable. Bref, MM. Cavallé-Coll et Widor, victorieux l'un par l'autre, ont été vivement félicités par les ministres et par toute l'assistance, et l'on s'est séparé sous le charme de cette double audition vocale et instrumentale.

Pour en revenir à l'orgue si renommé de Fribourg, pourquoi monsieur Cavallé-Coll, d'accord avec messieurs Davioud et Bourdais, les architectes du palais du Trocadéro, n'établirait-il pas, en dehors de la salle des fêtes, à quelques mètres de l'édifice, le jeu d'échos qui a surtout fait la célébrité de l'orgue de Fribourg ? On ne serait plus tenu de s'aventurer jusqu'aux glaciers de la Suisse, pour se rendre compte de cette curiosité dont l'effet n'est certainement pas à dédaigner.

Madame Lafaix-Gontié a donné sa matinée musicale annuelle d'élèves, avec le concours de plusieurs artistes distingués, qui n'ont pas dédaigné de mêler leur talent, déjà consacré par de nombreux succès, aux timides essais des jeunes néophytes de l'art.

Aussi la séance a-t-elle été des plus attrayantes, et le public aussi nombreux que choisi. L'intérêt et le but principal de cette audition étant la cons-

tation des progrès des élèves, nous nous bornons à féliciter l'habile professeur de ceux que nous avons remarqués chez le plus grand nombre, sous le rapport de la diction, du bon style et de la prononciation. Nous nous sommes convaincue, une fois de plus, que l'excellente méthode de madame Lafaix-Gontié arrivera à former des sujets sérieux, dont quelques-uns de nos théâtres pourraient bien un jour faire éclore la jeune renommée.

En écoutant dernièrement, dans un salon de Paris, un artiste de talent dont on admirait l'irréprochable style, dans une ravissante *romance sans paroles* de Mendelssohn, nous nous sommes souvenue que ce célèbre compositeur avait écrit un grand nombre de pièces de ce genre.

Au lieu de rechercher outre mesure les productions de l'école moderne, que ne puise-t-on à pleines mains dans cette mine précieuse, où se trouvent des pages de la plus haute valeur et du sentiment le plus exquis. Dans cette collection du maître, les *romances* à deux mains, il y a des morceaux de force moyenne, que bon nombre de nos lectrices ne connaissent pas. Nos abonnées nous sauront gré de ce conseil, si elles comprennent, comme nous, la nécessité de se former le goût et le style, afin de ne pas s'égarer sur la route où naissent, à côté des chefs-d'œuvre, tant de productions médiocres. On trouvera dans la bibliothèque Leduc une très-bonne édition des *romances* de Mendelssohn.

Rappelons aussi que les *Pièces intimes* à quatre mains, de Ravina, — œuvre 78 — sont des compositions utiles et charmantes d'un incontestable mérite. On les trouve dans la même maison.

Nous avons entendu exécuter récemment, sur le piano, l'*Hymne de la fête de Pâques*, de la *Damnation de Faust*, arrangement de C. Saint-Saëns. C'est magistral, élevé et d'une facture puissante ; mais cette musique ne s'adresse pas aux écoliers.

Les 12 morceaux d'Etienne Rey, faciles et progressifs, ainsi que ses *Sonates*, sont très-appréciés.

Comme musique de chant, il se publie chaque jour une quantité de feuilles qui ont le sort de celles de roses... et on peut compter aisément celles qui résistent à cette mort précoce. Il faut donc se résigner à fouiller dans les partitions d'opéras et dans les recueils de mélodies des auteurs de talent. Celui de Gounod est, on le sait, un des premiers à consulter. Celui de madame Willy de Rothschild contient des pièces gracieuses et intéressantes.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Eh bien ! non, ma petite Jeanne, je ne répondrai pas encore aux lettres de reproches qui gonflent mon buvard. Variées quant à la forme, elles se ressemblent toutes au fond : les absents m'accusent de les oublier, de ne pas les tenir assez au courant de mes faits et gestes, de les laisser enfin hors de ma vie !

Tout cela est aimable, assurément, mais plus ou moins senti : Est-ce que, par exemple, la jolie madame S..., absorbée par le culte de son visage, tient beaucoup à ce que j'épanche dans son cœur, envahi par l'amour des chiffons, les méditations du mien en face de la vie sérieuse ? « Les lettres de Florence sont trop fortes pour moi, disait-elle un jour à une confidente indiscrete. Je n'aime pas cette manière de planer entre ciel et terre ; cela me donne le vertige ; et, tout bonnement, je préfère ramper parmi les pâquerettes et les boutons d'or. »

Madame T... n'est point frivole, ah ! grand Dieu, non ! Elle a gardé toutes les exagérations du « temps jadis » sans vouloir emprunter aux « temps nouveaux » la moindre parcelle de leurs bons côtés. Hors de la lessive, du ravaudage et de la cuisine, point de plaisirs, point de devoirs, point de salut ! Madame T..., tout en réclamant ma prose, s'en passe très-bien : « Florence n'est pas assez pratique, disait-elle à notre amie commune qui me l'a répété ; je lui demande des recettes de ménage, elle me répond par des règles de conduite, des préceptes de morale, des réflexions philosophiques ! En vérité, que peut-on faire de ça ? Je vous le demande ? »

Quant à madame V... avec laquelle je suis toujours en retard, elle me juge de fort haut, je le sais ; et, tiens, je l'entends d'ici : « Florence promettait mieux au début de sa jeunesse : elle avait des élans qui présageaient un vol élevé ; mais elle est retombée à plat : rien de plus terre à terre ! Elle vous parle de son mari, de ses enfants, de son ménage tout comme si l'imagination lui avait été donnée pour l'étouffer sous les vapeurs du pot-au-feu. Le roman, la passion, l'idéal n'existent pas pour elle... nature médiocre ! »

Pour madame X... qui se lamente si fort de mon silence, elle a donc oublié ce qu'elle écrivait elle-même à madame R... ? « Florence est une

femme d'esprit, ma chère ; elle a beaucoup de genre, et mes garçons lui trouvent un *chic épantant* ; je reçois volontiers ses lettres... pour les montrer ; mais je ne les lis guère, je vous le confesse. Qu'est-ce qu'il y a dedans, hein ? Des phrases et puis encore des phrases ! ça ne prouve rien, pas vrai ? — Dame ! a répondu madame R..., si ces phrases sont correctes, ça prouve du moins que notre amie sait écrire, et quand il ne s'y trouverait que des mots, en étudiant leur agencement, les ignorantes, les maladroites en fait de style apprendraient la manière d'employer ces mots. Ce serait toujours un bénéfice ! »

Tu comprendras, ma mignonne, que je montre peu d'empressement à consoler ces affligées-là... Je les laisse donc attendre le facteur « avec une fiévreuse impatience » et je suis à toi dont la sincère amitié ne me trouve ni trop positive, ni trop poétique, ni trop significative, ni trop insignifiante ! à toi qui n'as pas besoin que l'on souligne les phases pour les comprendre ! à toi qui es toujours indulgente parce que tu es richement douée ! à toi qui sais voir toutes personnes et toutes choses en beau... parce que tu les regardes à travers toi-même !

Dans le vestibule, des ombrelles, les unes encore ouvertes, les autres fermées s'éparpillaient comme des fleurs de toutes nuances sur les patères, sur les banquettes et jusque dans les branches des lauriers roses et des camélias ; des sabres et des fusils démasquaient leurs canons et leurs poignées parmi les petits châles, les fichus de mouseline et les pèlerines légères ; des cerceaux roulaient d'eux-mêmes ; des balles bondissaient de leur propre mouvement ; et un grand cheval de bois, qui avait amené là son propriétaire, paraissait tout disposé à reprendre sa course sans cavalier.

Au salon, le dérangement de toutes choses révélait une récente invasion d'individus très-agités.

Dans la salle à manger, un couvert nombreux dont les convives avaient fort endommagé la symétrie, des serviettes tachées de confitures, des reliefs de toutes sortes témoignaient de l'entrain d'un goûter apprécié, un lunch, comme avait dit ma fille d'un air quelque peu prétentieux.

Enfin le jardin retentissait d'éclats de rire et de cris joyeux; les oiseaux de la charmille, effarouchés, se rassemblaient par groupes et n'osaient plus chanter!

Pierre et moi nous regardions... nous écoutions... les parents soucieux d'étudier leurs enfants et les amis de leurs enfants nous en blâmeront-ils? Non, sans doute!

Tandis que Jacques et ses camarades se livraient bruyamment à ces ébats que les petites filles nomment dédaigneusement les « jeux de garçons », Louise et ses compagnes faisaient bande à part, et nous ne pouvions nous empêcher de noter ce triage qui paraissait copié sur celui des salons: là aussi, les *hommes* étaient d'un côté, les *femmes* de l'autre.

Je dois convenir que les *hommes* ne parlaient ni politique, ni turf, ni théâtre; ils ne fumaient pas non plus; mais, comme leurs papas ou leurs grands frères, ils se montraient peu soucieux de se rendre agréables aux *dames*, et faisaient même la sourde oreille quand une petite sœur dans l'embarras ou une cousine empêtrée les appelaient à leur aide.

« Le soleil gâte le teint! » avait affirmé la plus âgée des *femmes*. Hélas! c'étaient bien des femmes et non des enfants! tu vas en juger:

« Le soleil gâte le teint: allons sous la charmille.

— Allons sous la charmille! » fut-il repris en chœur.

Ma fille parut quelque peu contrariée de cette résolution; mais elle n'oublia pas que je lui avais expressément recommandé de sacrifier ses goûts à ceux de ses invitées; elle renonça donc à l'espoir de voir les deux camps mêler leurs jeux, et suivit ses amies dans le verdoyant couloir.

« Il n'y a guère de place pour se remuer ici, objectait-elle pourtant; à quoi pourrions-nous bien y jouer? »

Jouer! ce mot enfantin fit ironiquement sourire la doyenne.

« Avais-tu donc l'intention de nous proposer la main chaude comme à des nourrissons?

— Ou les barres, comme à des collégiens?

— Ou Colin-maillard comme à des paysannes.

— Ou Notre beau château? la tour, prends garde? le jeu des Grâces et du volant comme...

— Eh! mon Dieu, je ne voulais rien vous proposer du tout, interrompit ma Louise qui, d'abord interdite, reprenait son aplomb; mais je pensais que vous choisiriez quelque chose de vous-mêmes, puisque nous sommes ici pour nous amuser.

— Mais... nous nous amusons beaucoup, il me semble, fit la doyenne en agitant un éventail gigantesque trop pesant pour sa petite main. Ne le trouvez-vous pas, mesdemoiselles?

— Oh! d'abord, pourvu qu'Angèle étrenne un costume, elle est heureuse, remarqua une vive brunette en désignant de son doigt mutin la robe neuve de l'honorable préopinante.

— Et pourvu qu'Antoinette trouve l'occasion de décocher des malices... attesta Suzanne d'un air de supériorité...

— Tiens! fit Claudine avec un éclat de rire, cela ne vaut-il pas autant que de toujours parler de la guerre de Trente ans ou de madame de Sévigné, comme Suzanne qui humilie le pauvre monde sous l'éclat de son savoir.

— Eh! repartit aigrement Suzanne, mon savoir m'appartient, j'ai le droit de le produire et même celui d'en être fière, tandis que tu n'es pour rien dans la fortune de tes parents que tu nous fais tinter constamment aux oreilles.

— La fortune ou les parents? demanda la malicieuse Antoinette.

— Oh! pour les parents, ma petite, tu n'as pas le droit de te montrer sévère! car tu nous fais subir un fameux carillon avec ton cousin le marquis de Fouillepot qui porte d'or, ta tante la douairière de la Cotardinoise qui peut prouver tant de quartiers et...

Je jugeai bon de « rompre les chiens », comme dit Pierre, et je traversai la charmille.

On se tut. Ma présence glaçait la réunion: je feignis de m'éloigner. Aussitôt les langues se délièrent de nouveau.

« Après tout, remarqua une bonne grosse blonde qui éprouvait un charitable besoin de conciliation, quand on a d'aussi jolies toilettes que celles d'Angèle, je ne m'étonne pas qu'on aime à les montrer; elles sont toujours d'un goût! et à la dernière mode, mes petites belles!

— Certes! » reprit Angèle en se redressant. Et, complaisamment, elle fit un cours de toilette qui eut le don de fixer l'attention générale: ma Louise seule réprima quelques bâillements dont je lui sus gré. Mais la plupart des enfants s'examinèrent elles-mêmes à la dérobée pour comparer leur toilette avec le programme tracé par Angèle. Presque toutes y étaient conformes... la vanité des filles avait trouvé dans celle des mères une complice trop bien disposée!

Et le culte de la parure va prendre de telles proportions dans ces jeunes cœurs qu'il y étouffera peu à peu tout autre sentiment! et dans peu d'années, quand ces enfants seront des jeunes filles, quand de nouveaux devoirs et de nouveaux bonheurs se prépareront pour elles, elles ne les apercevront même pas, derrière ces montagnes de dentelles, de cachemires et de bijoux qu'on nomme trousseaux et corbeilles!

« Les petites pestes! murmurait Pierre à mon oreille; et vous les donneriez pour compagnes à notre Louise!

— Les imprévoyantes mères! » pensais-je avec tristesse.

Après ce début, chacune des petites filles tomba dans le péché dénoncé d'avance par ses compagnes: l'histoire et la littérature fleurirent sur les lèvres pédantes de Suzanne... assurément, plus



DES. TH. LEPET 4. DEL. J. DE LA FAYE. SCULPT. J. DE LA FAYE.

4157

Journal des Demoiselles

Modas de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Conté et al. Modas des M^{mes} de Deuil de la Seine. M^{me} de la Seine. Costume d'Enfant des M^{mes} de La Paix, r. du Quatre-Septembre, 23-27. Foulards de la Compagnie des Indes. M^{me} de la Paix. Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6. Machines à coudre Wheeler & Wilson, 70, Rue St. Sébastien.

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS EXPLICATION DES ANNEXES

A l'exagération des coiffures hautes et des chapeaux volumineux, succède en ce moment une opposition des plus complètes, qu'il est bon de ne pas adopter absolument.

On voit dans le monde des femmes qui ont tellement serré et aplati leurs cheveux, qu'elles ont l'air d'être coiffées à la Titus. Il est évident que si elles sont grandes et fortes, leur tête ne se trouve plus en proportion avec leur corps, et que si, dans la rue, elles portent de trop petits chapeaux aplatis au sommet, leur figure paraîtra énorme, et l'ensemble de leur personne ne sera pas harmonieux. Il faut toujours rester en dehors des exagérations de la mode et se garder d'outrer ses innovations, si l'on veut conserver le cachet d'une femme comme il faut.

Ceci dit, j'approuve beaucoup la diminution des coiffures volumineuses. Cette réforme était nécessaire avec les formes de plus en plus plates de nos costumes : les bouffants sont tout à fait bannis et les trains fort longues se déploient bien en arrière.

Les costumes se composent à vrai dire de deux parties : les lés de devant qui entourent la personne et sont attachés et serrés en dessus des lés de derrière, et ces lés de derrière qui forment la queue fronçant ou plissant, mais en tout cas, non retenus, et généralement garnis différemment. Les corsages sont à basque très-longue et très-étroites.

J'ai vu de charmantes imitations de guipures anciennes, nuance écru, destinées à orner des costumes de toile ou de percale, couleurs foncées : gros bleu, gros vert, prune, marron, etc. Ces guipures, hautes de 30 centimètres, se placent en revers, au bas de la jupe qui est fort longue, et de laquelle sort un jupon pareil à ce volant plissé.

Le corsage ou paletot droit à ceinture, a également une guipure en revers, mais beaucoup moins haute. Col carré, et manchettes remontantes en guipure écru. De ravissants petits mantelets complètent ces costumes : ils croisent devant et sont garnis au bord d'un très-petit volant plissé, surmonté d'une guipure. Au cou, la guipure est posée en grand col forme châle, se terminant à l'endroit où croisent les pans du mantelet. Il est de bon goût d'avoir une ombrelle assortie de nuance au costume, avec la même guipure au bord, placée en revers.

Les carreaux auront encore la vogue en tissu d'été. Le *Loch Marée*, jolie étoffe anglaise, a dans ce genre, des dispositions charmantes, sur nuances nouvelles, telles que des carreaux formés par des filets peu accentués, sur fond fleurs de pêcher, lilas rosé, etc. Le cachemire renforcé est très-goûté pour costumes d'enfants et de fillettes. La *Virginia*, tissu nouveau à 1 fr. 40 c., en 75 centimètres de large, se recommande aux

personnes faisant faire leurs costumes chez elles. Car, il serait peu logique de payer des façons chères pour des étoffes aussi bon marché.

Le cachemire de l'Inde double, ou simple et mélangé de faille, est choisi pour toilettes habillées, faciles à porter.

Grand choix dans la gaze. Il y en a de brochée, satinée, couleur sur couleur, blanc sur blanc, rose sur rose, etc., faisant de délicieuses toilettes du soir ; d'autres brochées de nuances différentes du fond. Puis des pékins gaze et velours. En nuance beige, c'est élégant et comme il faut pour le jour. Il y en a aussi à tout petits damiers, très-brillants. La gaze mouchetée de chenille est extrêmement mousseuse ; on fait le dessous en faille ou en foulard, nuances nouvelles, vert, myrte, tilleul argenté, violacé, etc. La gaze noire s'orne de lisérés de couleur. J'ai remarqué une très-jolie robe, sur jupon de faille noire. La tunique formait de grandes pointes garnies de plissés de dentelle noire, surmontés de perles d'ambre. — Corsage ouvert en carré avec plissés et perles. Manches non doublées et demi-longues, également ornées.

Une autre robe en gaze gros vert, sur jupon de faille de même couleur, était garnie de petites pattes lisérées de soie mais. Corsage à longues basques et à gilet double, en soie verte, liséré. Le devant de la gaze est tout bouillonné, et les lés de derrière attachés dans le bas sur le jupon, semblent y être fixés par une suite de petites pattes de soie lisérées de mais, allant du bas jusque sous les basques, en diminuant de largeur. — Manches retenues dans le bas par des pattes semblables, posées jusqu'au coude.

Les franges de différents modèles s'emploient beaucoup pour garnir les vêtements. Les petites fronces ou coulisses sont très à la mode ; la toilette suivante indiquera dans quel genre.

Le corsage et le devant de la robe sont en gaze marron à bouquets brochés et satinés bleu clair. Sur le corsage en forme de platron, et sur la jupe, se trouve un devant de soie marron, tout coulissé en travers. La gaze brochée part de chaque côté toute plissée en travers, pour se rejoindre en dessus, sous trois lés de soie marron formant le derrière de la toilette qui est à grande traine. Le milieu de ces lés est coulissé en travers. Les coulisses, assez resserrées à la suite du corsage, dont le milieu est aussi en soie marron coulissé, s'élargissent vers le bas de la traine.

Le bas du jupon a deux petits volants plissés tout autour. — Manches de gaze avec petites coulisses de soie marron. Le corsage est ouvert en carré. Du haut en bas de la jupe et tournant autour du cou, se trouvent des coques de gaze doublées de soie marron, posées à plat, de manière à laisser voir aussi bien l'envers que l'endroit ;

Mai 1878

ces coques séparent le plastron couléssé des lés de gaze.

J'ai vu ce même modèle exécuté en cachemire de l'Inde beige avec coulisses de faille grenat. Il était charmant, et se complétait par un vêtement de cachemire pareil, fort commode, forme mantelet cintré, un peu carré; le bord à dents rondes garnies d'un bel effilé de soie grenat.

Les visites à manches sont un des vêtements de demi-saison les plus adoptés. Elles se font plus ou moins longues, à volonté; garnies d'effilés copeau ou de plumes; brodées d'or, d'argent, d'acier, de jais, de galons, de soutaches, et souvent d'un mélange de tout cela.

En fait de mantelets, la fantaisie crée toutes sortes de modèles et de garnitures. Les écharpes vont bien aux jolies tailles; il y en a en chenille noire quadrillée à jours avec bel effilé semblable; d'autres en crêpe de Chine blanc brodé de soie, d'or et de jais blanc, en crêpe de Chine noir, broderies semblables ou de couleur; pour jeune fille, en crêpe de Chine blanc avec effilé dans le bas et feston de soie dans le haut.

Presque toutes les ombrelles sont garnies de dentelle. La blonde espagnole a beaucoup de succès. — En toile de soie écru avec dentelle espagnole de même nuance, c'est très comme il faut. Il y en a de fort élégantes en damassé de soie blanc, rose ou bleu de ciel, avec large bande satinée de nuance un peu plus vive au bord; puis en soie écru avec guirlande de fleurs brodées au passé, sans franges ni dentelles. Presque toutes ont de grosses manches. Celles en gros grain de soie uni blanc, bleu, clair, gris argent, etc., avec manche en bois foncé et beaux glands de soie sont très-distinguées. Pour jeune fille, on en fait de jolies, fond écru ou fond blanc, avec petits filets cerise, roses, bleus, etc., avec bande plus vive au bord.

Je termine en conseillant un joli travail que je viens de voir sur un costume d'enfant, de couleur beige. Ce sont des bandes d'étoffe canevas de soie, de même couleur que l'on a brodées de soie d'Alger cerise. Le bas de ces bandes est festonné de dents de soie bourrées. En bleu de ciel, ce serait également très-joli.

VISITES DANS LES MAGASINS

L'Exposition des grands magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 27, nous a montré des nouveautés charmantes comme étoffes, costumes et confections. Signalons des failles de bonne qualité dans les tons à la mode et à des prix surprenants: 5 fr. 40 c., 6 et 7 fr.; la faille noire offre aussi des occasions et, comme toute femme qui entend bien la toilette doit avoir, au moins, un costume de faille noire, nous engageons à en profiter. Les tissus de fantaisie petites soies à dispositions variées, pourraient se combiner avec les tissus unis, cachemire ou fantaisie. Quant aux lainages il serait difficile de vous en donner même un simple aperçu, la combinaison des tons variant à l'infini; de ces combinaisons naissent les plus charmants effets; les prix de ces lainages varient de 35-cent. à 1 fr. 25, 5 fr., et plus; les uns chinés dans les tons gris seront très-employés pour costume de campagne et de voyage; d'autres de nuances claires feront d'élégantes toilettes de ville. Nous signalerons des jupes en faille très-joliment garnies de trois volants montés à

tête à 39 fr., d'autres avec plissés à 49 fr., et de très-richement ornées à 59 fr. et plus.

Le rayon des costumes a un choix de modèles nouveaux et jolis, où la laine, la faille et les fantaisies se marient avec goût. Les façons simples s'y trouvent à côté des plus luxueuses; riches ou modestes, les garnitures sont disposées avec goût et toutes ont un cachet de distinction qui doit plaire aux femmes élégantes. Nous trouvons que le rayon spécial pour enfants ne laisse rien à désirer depuis la blouse anglaise du bébé, jusqu'au costume de la fillette, costume élégant dans la simplicité de sa coupe.

♦♦

FANTAISIES ET GARNITURES

De la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

Nous avons à indiquer à nos jeunes abonnées de jolies fantaisies créées en leur honneur; je veux parler de ces petits nœuds aiguillette et à flots qui se font en ruban Pompadour et qui terminent si bien la toilette. La ville de Lyon en a de charmants en satin ombré rose, bleu pâle, mais, sur lequel court une fine guirlande de fleurettes ou des bouquets légers jetés avec grâce. On assortit le nœud de la coiffure, et la parure complète coûte 5 fr. 75 c.; en ruban étincelle, argent ou or, pour le soir, même prix: nous désignerons encore le plissé neige pour collette, — trois rangs superposés de fin plissé — ne coûtant que 1 fr. 75 c. le mètre; une chemisette bretonne en crêpe lisse faite de fins plissés à 7 et 12 fr.; une guimpe suisse à plastron carré couvert de plissés de crêpe lisse à 9 fr. La mantille, le fichu et l'écharpe en dentelle Mercédès, fond noir à dessin Pompadour, brodé au crochet et en soies de couleurs. On en fait sur commande pour garniture assortie à la robe. Le fichu coûte: 27 fr., et l'écharpe-mantille sur 2 mèt. 50 cent. de longueur 45 fr. La dentelle brodée de fil d'or coûte 9 fr. le mètre sur 40 cent. de hauteur et la mantille 35 fr. La voilette des Asturies en tulle moucheté doublée de tulle poudre de riz donne au teint une transparence nacrée. En dentelle espagnole, nous voyons à 15 fr. des fichus pour le col et pour la tête.

Toutes ces charmantes nouveautés fantaisistes ont un grand succès, et comme tout ce que crée la ville de Lyon, elles sont frappées au coin du meilleur goût. Le gant de Saxe à manchette ronde est aussi solide qu'élégant de coupe, la peau en est souple et de qualité supérieure, il coûte 4 fr. 25 c., — longueur répondant à celle de quatre boutons — et 5 fr. 50 c., — longueur de six boutons.

♦♦

CORSETS DE MADAME EMMA GUELLE

[Avenue de l'Opéra, 11.]

Nous signalerons à nos abonnées le changement d'adresse de Madame Emma Guelle, et nous appellerons leur attention sur les perfectionnements qu'elle ne cesse d'apporter dans la fabrication des corsets. Le corset-cuirasse spécialement taillé en vue des modes plates allonge et amincit la taille sans occasionner ni gêne, ni fatigue; il se fait en beau et fin coutil, ainsi qu'en faille et en satin de couleurs tendres. Les ressorts de côté renforcés offrent plus de résistance en restant néanmoins très-souples, et le busc articulé plus ferme et sans pression fati-

gante, conserve sa souplesse. Un autre perfectionnement à noter est l'addition d'une mignonne ceinture de coupe nouvelle faisant partie du corset, et qui permet de le serrer à volonté sans toucher au lacet. Le corset à épaulières pour les jeunes filles qui ont une tendance à se courber mérite une mention particulière. Madame Guelle a le talent de savoir remédier aux petites défectuosités de la taille sans la comprimer, et en lui laissant la souplesse des mouvements.

**

TISSUS DE CACHEMIRE DE L'INDE

De la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussmann

Le tissu de cachemire de l'Inde se porte dans toutes les saisons; il se prête aux costumes les plus élégants comme aux plus simples. La Compagnie des Indes, en vue de la saison d'été, a fait fabriquer un tissu plus léger d'une grande souplesse, de belle qualité et d'un prix moyen, afin de satisfaire aux désirs de son élégante et nombreuse clientèle. Ce tissu de cachemire de l'Inde qui a un mètre vingt centimètres de largeur ne coûte que 6 fr. 50 cent. le mètre; le prix d'un lainage ordinaire. Nous citerons dans les nuances claires pour robes de soirées, de diner, toilettes habillées de l'été, le bleu azur, le bleu pâle d'une teinte très-douce, le rose de Bengale, le roseau tendre, le réséda qui est redevenu à la mode; la gamme des tons neutres, du mastic au beige très-clair; les tons fauves très-aimés, les gris bleus, perle, poussière; dans les teintes foncées, le gris ardoise, le vert myrte, bronze, le loutre, de beaux noirs et de nombreuses teintes de marron. La série des cachemires à 8 fr. le mètre, même largeur que le précédent, offre la même variété de nuances; le tissu, qui est un peu plus serré, conviendra pour costume, combiné avec une étoffe de soie, jupe que l'on voudrait utiliser et qu'il serait très-facile d'assortir au cachemire, vu la grande quantité de tons que contient une même couleur.

La Compagnie se charge de ce rassortiment pour lequel on enverra un échantillon de la soie; elle se charge également d'assortir au cachemire choisi dans ses collections, la faille pour les garnitures du costume, — désigner la quantité et le prix par mètre. Dans tous les cas, la Compagnie expédiera un échantillon pour éviter toute erreur. La Compagnie envoie franco des échantillons avec prière de renvoyer la collection en ne conservant qu'un morceau du tissu choisi, afin de pouvoir s'assurer que l'envoi répond à l'échantillon.

**

COSTUMES POUR PETITS GARÇONS

Maison spéciale, M. Lacroix, 62, boulevard Haussmann.

Parmi les charmants costumes que nous avons vus chez M. Lacroix, nous vous désignerons particulièrement la blouse demi-ajustée, serrée à la taille par une large ceinture en même drap que la blouse, celle-ci fermée par de jolis boutons en métal argenté et la ceinture par une grande boucle de même métal; la culotte doit être un peu bouffante et serrée sous le genou; ce costume en drap clair, gris argent ou cuir, habille très-élégamment les enfants de 5 à 8 ans; pour ce même âge, M. Lacroix fait en drap noisette, un pardessus avec une seule ou plusieurs pélerines qui a très-grand succès. Je cite ces deux modèles parce qu'ils sont tout à fait nouveaux; si je n'entends

pas ces renseignements, c'est que nous pensons que nos lectrices en visitant l'Exposition Universelle, feront l'honneur d'une visite à la vitrine qui contiendra — galerie des vêtements, — les vêtements et costumes exposés par M. Lacroix. Elles jugeront de l'ensemble des modèles, et par les informations qu'elles pourront y prendre, suppléeront au laconisme de ces renseignements.

**

PARFUMERIES DE LA MAISON GUERLAIN

15, rue de la Paix.

Après la bise d'hiver, la fatigue des bals et des soirées et les brusques variations de la température de mars, bien des jeunes femmes et des jeunes filles ont le teint fatigué. Nous les engageons pour rendre au visage son éclat et sa fraîcheur, à se servir de la crème de fraises qu'elles emploieront comme cold-cream; pour les mains de la pâte de velours, et du baume de Laferté pour les lèvres. Ces préparations de la maison Guerlain peuvent s'employer en toute confiance et celles de nos lectrices qui en feront usage n'auront qu'à s'en louer. Un conseil que M. Guerlain m'engage à donner à mes lectrices, est de ne jamais mettre de la poudre de riz sur le visage enduit de cold-cream, mais de se servir alternativement de ces deux cosmétiques; la poudre de riz doit être assez fine pour adhérer à la peau sans cold-cream; elle se pose avec la houppette et s'enlève en frottant doucement avec la main. Posée sur le cold-cream, elle est nuisible à la peau. Les jeunes femmes qui parfument leur mouchoir choisiront les parfums nouveaux: *Fleurs de Serre* et *Pao-Rosa*; ce dernier est un peu plus accentué. Le parfum de France, le B. Impérial Russe sont toujours à la mode.

**

MACHINES À COUDRE

De la Compagnie Wheeler et Wilson. — M. Séeling concessionnaire, 70, boulevard de Sébastopol.

Il est certain que notre Exposition universelle enregistrera un succès de plus au bilan de la Compagnie Wheeler et Wilson. Les perfectionnements que ces messieurs ont apportés dans la fabrication de leurs machines à coudre, en ont fait la plus commode à diriger, la plus facile à manœuvrer. Les guides sont nombreux et leur application facile. Tout, en un mot, concourt à enlever les difficultés que peut présenter le fonctionnement d'une machine ou le maniement des guides. Nous la recommandons spécialement aux familles nombreuses, aux personnes qui habillent elles-mêmes leurs enfants, ainsi qu'aux couturières; mais nous leur recommandons aussi de se tenir en garde contre les contrefaçons. Chaque machine Wheeler et Wilson porte comme marque de fabrique deux W enlacés dans un écusson. Ecrire directement à M. Séeling pour tous les renseignements, de même que pour les facilités de paiement qu'il offre à nos abonnées.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

COIFFURE

RÉPONSE À PLUSIEURS ABONNÉES.

Selon le vœu de plusieurs de nos abonnées, nous allons indiquer une coiffure simple et sans postiches;

mais nous ferons remarquer que pour l'entreprendre avec ses propres ressources seulement, il est indispensable de posséder une épaisse chevelure. Malheureusement on abuse tellement des faux cheveux aujourd'hui que les coiffures sont de véritables édifices, mais celle dont nous donnons le détail est à la fois simple et jolie pour une jeune fille. — Faites une raie circulaire tout autour de la tête, à 8 ou 10 centimètres de la pointe des cheveux; nouez, en une seule meche, avec un cordon, et sur le sommet de la tête, les cheveux de l'intérieur de la raie. Vous partagez les cheveux hors de la raie en trois parties de chaque côté; les deux parties sur le front sont relevées en racine droite, ondules ou crépées — il est préférable, plutôt que de les créper, ce qui nuit aux cheveux, de se résigner à placer un petit bouffant sous les bandeaux relevés; — vous croisez au-dessus du cordon les mèches des bandeaux et vous les retenez par un peigne posé au-dessus de ce cordon; vous faites avec ces deux mèches, au-dessus du peigne, un nœud alsacien que vous fixez par des épingles. Séparez en deux la meche retenue par le cordon, vous enlacez chaque moitié avec la meche du dessus de l'oreille; vous les arrêtez, en les croisant par des épingles entre le peigne et le cordon; formez un lien lâche et un peu tombant dans le cou avec les deux mèches restant derrière, relevez les bouts sur le haut de la tête, formez de même des liens avec l'extrémité restant des autres mèches et croisez-les sur le cordon; vous arrêtez les bouts par des épingles sous le nœud alsacien, ou vous refaites de nouveaux liens entrecroisés, suivant le plus ou moins de longueur des cheveux. On peut encore suppléer à l'abondance des cheveux par quelques bouffants et des rubans ou velours, de préférence noirs pour tous les jours.

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE N° 4153.

Modèles de M^{lle} Vidal, 104, rue de Richelieu.
Modes de la maison Coutot, 43, avenue de l'Opéra.

Première toilette. — Jupe en mousseline jaspée gris argent, à tablier formé par une cascade de plissés de faille bleue; de côté, rangées de plissés en long alternés mousseline et faille. — Corsage (voir la planche de patrons de ce mois) à basque ronde, à plastron plissé en faille, traversé par deux parties liserées, boutonnées par des écailles *arc-en-ciel*; dos assorti au plastron; manche découpée en quatre points fixées par des écailles, sur un double plissé de faille; col carré en faille. — Chapeau amazone en paille nacrée, orné d'une draperie bleu pâle, et roses blanches avec boutons posés sur le nœud; derrière, nœud de faille avec rose semblable.

Deuxième toilette. — Polonaise plate en damassé de soie réséda et blanc, ouverte de côté à gauche sur une jupe en faille réséda, que traversent des barrettes avec nœuds; la polonaise est bordée d'un petit effilé blanc, fait avec l'étoffe même dont on retire les brins réséda; le corsage, de forme cuirasse, est bordé d'un biais de faille sur lequel tombe un petit effilé pareil à celui du bas; manche en faille et damassé. — Chapeau en paille d'Italie, à calotte légèrement pliée dans toute sa longueur; il est bordé d'un rouleau réséda et d'un paille. Touffe de fleurs jardinières devant; derrière, petit carré *fanchon*, en paille, bordé de rouleaux réséda et paille, et d'un coquille léger de dentelle blanche; plume blanche posée en arrière et ramenée devant; brides en ruban moiré à envers de satin.

GRAVURES D'ENFANTS N° 4153 BIS

TOILETTES DE PETITES FILLES

Des magasins de la Paix, rue du 4 Septembre, 23-27.

COSTUMES DE PETITS GARÇONS

De M. Lacroix, boulevard Haussmann, 62.

Première figure. — Robe en toile rose (voir la planche de patrons), bande unie devant avec plissés

en biais de chaque côté, col rond bordé d'une broderie blanche. — Chapeau de paille bordé de faille réséda; autour de la calotte, chicorée découpée à dents en faille pareille; nœud de ruban réséda de côté, un peu en arrière.

Deuxième figure. — Pardessus en drap gris fauve, à bord piqué, boutonné droit devant; manche et col ornés de piqures comme le bord; boutons de nacre jaspée. — Chapeau de paille mêlée avec galon bleu marin.

Troisième figure. — Robe princesse en crêpon hourrète gris noisette à devant et dos capotés en faille loutre; col rond zébré en crêpon et faille; parement de manche uni avec capoté au-dessus; poche garnie d'un revers capoté. — Toque en paille avec draperie de velours loutre; sur le côté, papillon à ailes bleues diaprées.

Quatrième figure. — Robe princesse bleu turquoise à trois petits volants plissés sur chacun, desquels retombe une petite dentelle de Lille; draperie au-dessus des volants, avec dentelle remontant sur la robe. Le corsage est décollé en rond et orné d'une draperie retenue par des agrafes de cachemire; une petite dentelle retombe sur le corsage au-dessous de la draperie; manche courte plate en cachemire bordée d'une dentelle. — Paletot uni en cachemire pareil boutonné droit devant. — Chapeau capeline en paille blanche relevé de côté, orné d'une torsade de gaze bleue effilée; chapeau en myosotis dessus et sous le relevé.

Cinquième figure. — Costume en drap façonné bordé de galon mohair. — Culotte boutonnée au genou, avec galon sur la couture extérieure. — Veste boutonnée droit devant avec revers et col bordés de galon comme le bas. (Voir la planche de patrons de ce mois qui contient le patron du gilet destiné à être porté à volonté avec ce costume.) Avec le gilet on ne met que l'un des boutons de la veste, à la hauteur de la poche de poitrine.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE.

Modèle de la maison Cabin-Sajou, 52, rue Rambuteau.

COFFRET À BIJOUX EN MACRAMÉ, voir l'explication du travail et du montage page 8 du cahier de ce mois.

L'entre-deux et le dessus peuvent être utilisés isolément pour être employés à d'autres objets, écran, tête d'effilé, dessous de vase, etc.

CINQUIÈME CAHIER.

Quatre fonds pour pantoufles (tapisserie par signes). — Pardessus pour enfant. — Pièce de chemise lacet et crochet. — Toilette en faille. — Toilette de première communiant. — Parure. — Costume de premier communiant. — Deux toilettes de premières communiantes. — Entre-deux. — Garniture. — Marie. — A. H. enlacés. — Parure Louis XIII. — L. G. H. — Entre-deux. — Bande point de riz sur drap. — Polonaise ou robe princesse (modèle du patron découpé). — Chausson de baby, demi-botte, crochet tunisien. — Entre-deux. — Toilette d'intérieur. — Fanny. — Coffret à bijoux en macramé. — A. W. — Étoiles au crochet.

PATRON DÉCOUPÉ.

POLONAISE OU ROBE PRINCESSE, voir le détail, page 6 du cahier de ce mois, explication, croquis et tracé des patrons.

PLANCHE V.

1^{er} côté.

CORSAGE À PLASTRON PLISSÉ, première toilette, gravure n° 4153.

2^e côté.

ROBE POUR PETITE FILLE de cinq à sept ans

1^{re} figure.

VESTE } pour petit garçon de six à huit ans, 5^e figure. } Gravure n° 4153 bis.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

tard, elle refoulera son mari au second plan et s'en fera un satellite!

Claudine parla du trois pour cent en personne qui comprend ce qu'elle dit; elle remua les millions à la pelle, et roula son char sur des lingots d'or.

« La petite peste! » répétait Pierre en l'écou- tant. Et moi je songeais: Si les parents de Claudine encensaient d'autres dieux que le veau d'or, la pauvre enfant porterait sans doute un cœur dans sa poitrine, au lieu d'une table de Pythagore...

Antoinette parla blason et déclara que le suprême bonheur pour une femme, c'est de s'entendre appeler madame la comtesse, d'étaler des armoiries sur les panneaux de sa voiture, sur son argenterie, sur ses mouchoirs de poche, partout enfin où l'on peut en mettre...

« La petite peste! » reprenait toujours mon mari qui, décidément, devenait monotone dans son courroux.

La conversation continuait sur ce ton désolant; ces enfants-femmes et femmes frivoles et femmes orgueilleuses me serraient le cœur... je laissai tomber ma tête sur l'épaule de mon mari pour lui cacher les larmes que je sentais monter à mes paupières et je cherchai des yeux ma fille qui venait de disparaître.

Je l'aperçus bientôt sortant de la maison, les bras fort embarrassés, en compagnie de la blondine aussi chargée qu'elle-même:

« Jacques, cria-t-elle à son frère, tu ne penses jamais à rien! viens donc nous aider à porter les enfants! »

Jacques, aussi confus que s'il eût été pris en faute réelle, quitta ses camarades pour recevoir dans ses bras Lili, Titine et Zézé en grand danger d'échapper à leurs mères.

Celles-ci installèrent celles-là sur une pelouse entre des corbeilles fleuries, et s'occupèrent activement de leur bien-être.

Au bout d'un instant, les grandes se rapprochèrent:

« Eh bien! fit Angèle d'un ton moqueur, c'est pour ces personnages muets que tu nous fausses compagnie, Loulouse? »

— Dame... répondit ma fille avec un sérieux très-naturel, elles s'ennuyaient à la maison; les pauvrettes ne sont pas habituées à rester seules aussi longtemps! »

Ce fut un éclat de rire général.

« Pourquoi riez-vous? je les aime, moi, ces petites et je ne veux pas qu'elles souffrent! vous aimez bien toutes quelque chose, vous: est-ce que je me moque de votre goût pour les belles robes et pour un tas d'affaires que je ne comprends pas seulement? »

La blondine vint à la rescousse plaidant la cause des poupées avec autant de chaleur que ma fille. Toutes deux avaient de ces mots naïvement émus qui ouvrent des perspectives sur l'avenir...

« A la bonne heure! faisait Pierre tout haut; celles-ci auront un cœur, celles-ci seront des mères! »

Et, toujours adossé au tronc d'un acacia, la tête à demi-couronnée par les grappes fleuries, le cher homme se mit à me faire une véritable conférence sur l'influence de la poupée.... Il m'a convaincu, ma Jeanne, et, pour encourager le goût naissant de ma fille, je viens te demander un abonnement à la *Poupée modèle*. Mais, j'y pense, ne pourriez-vous imaginer pour cette publication une combinaison analogue à celle qui vient d'être si chaleureusement accueillie pour le *Petit Courrier des Dames*?... Je crois cette idée bonne et je te la livre. Fais-en ce que tu voudras.

Au revoir, chérie, je te quitte pour réparer le désordre causé chez moi par le passage de ces messieurs et de ces dames.

TA FLORENCE.

Nota. — Madame Florence a bientôt fait de concevoir et de nous proposer une idée nouvelle; nous trouvons celle-ci fort peu développée, et nous lui demandons la permission de réfléchir pendant tout un mois, avant de lui répondre à ce sujet. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à dire aux personnes ayant souscrit un abonnement d'essai au *Petit Courrier*, que si elles sont désireuses de continuer leur abonnement à ce

journal, nous les prions de détacher le Bulletin qu'elles trouveront sur la couverture de notre numéro de juin, de le remplir et de nous l'adresser.

Ci-dessous le tableau indiquant la somme à nous envoyer, selon que l'on voudra prendre un abonnement de 3 mois ou de 6 mois, et que l'on aura contracté primitivement un abonnement chamois, bleu ou vert.

Chamois.	Abont de 3 mois, juillet à fin septembre,	5 fr. 50 c.	Derniers 6 mois,	10 fr.
Bleu.	—	3 50	—	6
Vert.	—	2 50	—	4

LOGOGRIPE

Je suis un monument fait d'une pierre unique
 Tel, l'obélisque de Louqsor;
 Tel, le menhir mégalistique,
 Debout dans les plaines d'Armor.
 Mais en prenant le thé, je deviens hérétique
 Pourvu qu'outre cela je lâche un pied encor.

MOSAÏQUE

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances : autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction ne laissera rien d'entier parmi les hommes.

Bossuet.

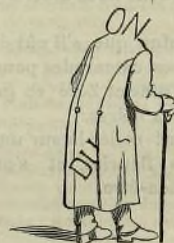
**

Les bêtes qu'il ne faut pas tuer :
 Le petit orvet, qui mange les sauterelles; le

coucou, qui détruit les chenilles; les fauvettes, qui mangent les cloportes; les moineaux, qui mangent tous les insectes; les charmantes mésanges, qui prennent, par couple, chaque été, 120,000 vers et insectes pour leur couvée; la chauve-souris, qui tue les hannetons; la chouette, qui croque les souris.

(Bulletin de la Société protectrice des animaux.)

REBUS



Explication du Rébus de Mai : Le temps fortifie l'amitié.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

2-1667 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT, 64.